NUMÉRO 91 22 DÉCEMBRE 1951

Illinois U Library

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
MICHEL
PARISYS Directrice
ET
Les Spectacles André Certes
présentent
SUZY PRIM
ALLAIN-DHURTAL
ET
SERGE NADAUD
DANS
LA FEMME TROUBLÉE
Comédie en 3 actes de ROGER FÉRAL
Mise en scène de CHRISTIAN-GÉRARD
AVEC
CLAUDINE CHÉRET
MICHEL BARBEY
JEAN-PAUL COQUELIN
ET
CLAIRE GÉRARD
Décors de PIERRE MADEL. Robes de JEANNE LAFAURIE
TOUS LES SOIRS à 21h (SAUF LUNDIS). MATINÉES DIMANCHES et FÊTES à 15h
38, RUE DES MATHURINS. Tél ANJ. 35 02

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Pauline. Marceau.

Bréchain. Odile. Fabien.

Odile. Marceau.

1 MARCEAU. — *Excusez-moi, mademoiselle, je n*
pas autorisé à vous dire où Madame a dé
(ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

2 BRÉCHAIN. — *Alors, bonnes vacances, chère g*
amie.
ODILE. — *Merci. Au revoir, Bréchain, et*
rancune, n'est-ce pas... (ACTE PREMIER, SCÈNE

3 ODILE. — *Aujourd'hui je n'ai pas pu résist*
t'aime bien, tu sais, Marceau.
MARCEAU. — *Moi aussi, je t'aime, et je voi*
tellement te voir heureuse. (ACTE PREMIER, SCÈNI

4 MARCEAU. — *Mais oui, essaie... Pense que je n*
pas seulement ton fils... Je suis beaucoup pl
homme de confiance... celui à qui tu peux tout
Et celui qui peut te comprendre. (ACTE II, SCÈN

5 JULIEN. — *... Je voulais vous demander un co*
MARCEAU. — *A moi ?*
JULIEN. — *Oui, à vous, Marceau. A qui voulez*
que je parle, ici, sinon à vous ? (ACTE II, SCÈNI

Marceau. Odile.

Marceau. Julien.

LA FEMME TROUBLÉE

Comédie en trois actes
de ROGER FÉRAL

Cette pièce a été créée à Deauville au Théâtre du Casino le 15 août 1951 et représentée pour la première fois à Paris au Théâtre Michel, le 4 septembre 1951, dans une mise en scène de CHRISTIAN-GÉRARD et des décors de PIERRE MADEL.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Roger FÉRAL.

Supplément au N° 323 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Odile Berger . . . . . *Suzy PRIM*
Fabien Montlaur. . . . . *ALLAIN-DHURTAL*
Bréchain . . . . . *Serge NADAUD*
Julien Duroy. . . . . *Michel BARBEY*
Marceau. . . . . *Jean-Paul COQUELIN*
Pauline. . . . . *Claire GÉRARD*

ACTE PREMIER

Studio-fumoir chez Odile Berger à Paris. Élégance de très bon goût. Quelques très jolies toiles aux murs. Quelques très belles rs dans les vases. Nous sommes au mois de juin. Début d'après-midi. A droite, une porte qui fait communiquer le studio avec le de l'appartement. Au fond, à droite, une autre porte donnant sur le hall d'entrée. A gauche, presque au fond de la pièce, une petite table pouvant servir de bureau sur laquelle se trouve un appareil téléphonique combiné.

SCÈNE PREMIÈRE

PAULINE, MARCEAU

Au lever du rideau Pauline va et vient dans la pièce, arrangeant les fleurs dans les vases. Elle porte une blouse-sarrau. Marceau est au téléphone.

MARCEAU. — « Mais non, mademoiselle, je vous ure que Madame n'est pas là. Comment ?... ! mais je sais bien que vous avez téléphoné is fois depuis ce matin... Qu'est-ce que vous ılez, Madame est sortie très tôt aujourd'hui, n'est pas de chance... Si je lui ai dit que vous ʏiez appelée ? Mais non, mademoiselle, puisque ıdame n'est pas rentrée... Excusez-moi, made-iselle, mais je ne suis pas autorisé à vous dire Madame a déjeuné... Oh ! elle rentrera proba-ment cet après-midi... Entendu, mademoiselle... i, mademoiselle, au revoir, mademoiselle. *(Il pour raccrocher, mais il se rend compte qu'on rappelle.)* Allô... allô... Oui, je suis là... Ah ! ı, je vous assure que je ne suis absolument au ırant de rien... Ah ! le bruit court qu'on ne ıera pas *la Femme troublée* à la rentrée... Non, demoiselle, je suis désolé, mais je ne sais rien... si, sérieusement. Si je pouvais me permettre vous donner un conseil, vous devriez poser la ɛstion à M. Bréchain... Ah ! c'est lui qui vous lit d'appeler Madame ! Alors dans ce cas... i, je ferai la commission... Au revoir, made-iselle. » *(Il raccroche et prend note de la mmunication sur un bloc en disant :)* ' Sordet a rappelé, entre parenthèses : troi-ne fois.

PAULINE. — Eh ben ! Elle est tenace la petite rdet !

MARCEAU. — Au fond, je la comprends un peu : échain l'a engagée pour jouer *la Femme trou-* à la rentrée. Hier elle arrive pour signer contrat, et Bréchain l'envoie promener.

PAULINE. — Il a engagé quelqu'un d'autre ?

MARCEAU. — Même pas ! Il lanterne. Il essaie gagner du temps. Alors la petite Sordet ıerve, l'engueule et, en définitive, Bréchain, qui ne sait plus quoi lui répondre, lui dit de téléphoner ici. Total, voilà trois fois qu'elle appelle aujourd'hui.

PAULINE. — Et la patronne ne veut pas lui parler ?

MARCEAU. — Non. Consigne formelle : je ne suis là pour personne.

PAULINE. — La petite Sordet n'a pas dit au téléphone qu'on ne jouerait pas *la Femme troublée* à la rentrée ?

MARCEAU. — Elle m'a dit que c'est un bruit qui court.

PAULINE. — Eh ben, il court mal. Bréchain a dû lui raconter cela pour ne pas signer son contrat.

MARCEAU. — Tiens, tiens, mademoiselle Pauline est probablement dans le secret des dieux...

PAULINE. — Pas la peine de se ficher de moi. Pour ce qui est du secret des dieux, une habilleuse vaut mieux qu'un secrétaire : une habilleuse, c'est une femme devant qui on se déshabille, alors on n'a pas grand'chose à lui cacher...

MARCEAU. — Et la patronne a mis son âme à nu devant toi ?

PAULINE. — Son âme ? Ça, je pourrais pas le dire... En tout cas, pour ce qui est de *la Femme troublée,* il n'y a pas huit jours, tiens, exactement le soir de la dernière de *la Vie est dure,* Odile disait encore à Henry-Henry que c'était un chef-d'œuvre.

MARCEAU. — Pardi... c'est l'auteur...

PAULINE. — Auteur ou pas auteur, elle était emballée... Dans la loge, je l'ai même entendue dire à Monsieur : Henry-Henry m'a merveilleusement arrangé mon premier rôle de mère...

MARCEAU. — Ah ! C'est un rôle de mère ?

PAULINE. — Tu ne t'en souvenais pas ?

MARCEAU. — Comment m'en souviendrais-je ? Je m'occupe des rendez-vous, du téléphone, du courrier, des autographes, de la publicité, des tapeurs, de la couturière, de la modiste, des embêtements, de tout, quoi, sauf de ce qui se passe au théâtre. Je n'y ai pas mis les pieds depuis la générale de *la Vie est dure,* et la pièce a fini il y a huit jours.

PAULINE. — Neuf, exactement.

MARCEAU. — Alors Odile va jouer son premier rôle de mère ?

PAULINE, *ironique.* — Si on joue *la Femme troublée.*

MARCEAU. — Ça me fait tout drôle de penser que, comme ça, tout d'un coup, en deux heures, le soir d'une générale, une artiste comme Odile Berger cessera d'être au théâtre « la femme » pour devenir « la mère ».

PAULINE. — Oh ! il y a déjà bien eu un soir où elle a cessé d'être l'ingénue pour devenir la « femme », comme tu dis.

MARCEAU. — Dis donc... Je pense à quelque chose...

PAULINE. — Ça peut arriver à tout le monde.

MARCEAU. — Je pense que si elle ne veut plus le jouer, c'est peut-être justement parce que c'est un rôle de mère.

PAULINE, *haussant les épaules.* — Sûrement pas. Je te dis qu'elle était emballée, emballée comme je l'ai rarement vue emballée sur une pièce. La preuve, c'est qu'elle n'a presque pas demandé de changements à Henry-Henry.

MARCEAU. — Oui, je sais. Je l'ai entendue lui en parler au téléphone : elle trouvait seulement que son personnage était un peu commun, pas assez distingué.

PAULINE, *imitant Odile.* — Je vois ça d'ici : j'ai peur de ne pas sentir tout à fait le rôle d'une femme d'un milieu si peu relevé. Naturellement, mon cher, si vous estimez la chose impossible, je jouerai le rôle tel qu'il est écrit, mais je vous assure que je serais mieux à mon aise dans un personnage plus fin, moins vulgaire, un personnage que je sentirais plus près de moi. *(Reprenant son ton normal :)* Et là-dessus Henry-Henry a dû rectifier, comme d'habitude.

MARCEAU. — On verra bien... Henry-Henry et Bréchain viennent tout à l'heure.

PAULINE. — Ah !... ah !... Henry-Henry vient, et il amène Bréchain en renfort.

MARCEAU. — Oh ! Bréchain...

PAULINE. — C'est quand même le directeur du théâtre.

MARCEAU. — Oui et non... Parce que, pour un grand directeur, il n'y a pas à dire, c'est un grand directeur. Chaque saison il monte sans la lire une pièce nouvelle d'Henry-Henry jouée par Odile Berger, et avec ça il fait le maximum.

PAULINE. — Eh ben, si un directeur qui fait le maximum tout le temps c'est pas un grand directeur, qu'est-ce qu'il te faut ? N'empêche que ce remue-ménage à quelques jours du départ en vacances, c'est quand même pas normal.

MARCEAU, *ironique.* — Tiens... tiens...

PAULINE. — Oui, les autres années, c'est tellement réglé comme du papier à musique ; on finit vers le 15 juin au théâtre, huit jours après la patronne part pour Bruneville avec nous deux, c'est le mois de vacances.

MARCEAU. — Oui, le meilleur mois de l'année, sans personne.

PAULINE. — Ça, elle y tient à son mois de tranquillité... C'est inouï que, même Monsieur, depuis dix ans que ça dure, n'est pas venu seulement fois à Bruneville... Au fait, quand y part-o Bruneville ?

MARCEAU. — Je ne sais pas exactemer Samedi, je crois... *(Le téléphone sonne. Pau s'installe dans un fauteuil et se plonge dan lecture, qui semble ardue, d'un petit livre qu a tiré de la poche de sa blouse. Marceau, au t phone :)* « Allô... Oui, madame... Mes homma madame... Non, Madame n'est pas là. Oui, rentrera certainement tout à l'heure. Oui, noté, madame. Je vois sur le bloc : thé M^me^ de Lépinac... C'est entendu, madame, j rappellerai à Madame... Oui, madame... revoir, madame. » *(Il raccroche le téléph prend une note sur le bloc puis, levant les y sur Pauline :)* Toujours plongée dans la *Cor pondance de Marcel Proust* ?

PAULINE, *sans lever les yeux.* — Non.

MARCEAU. — Comment, non ? C'est pourtan *Correspondance de Marcel Proust* que la patro t'a donnée à lire ?

PAULINE. — Oui, mais je lis autre chose.

MARCEAU. — Eh ben, si tu te mets à avoir lectures personnelles, maintenant...

PAULINE. — Oui... Odile a beau vou m'orner l'esprit, comme elle dit, avec les bouq qu'elle me choisit depuis vingt ans, je finis croire que je n'aurai jamais l'esprit orné. ça va, plus ça me barbe.

MARCEAU. — Et peut-on savoir ce que tu choisi pour remplacer la *Correspondance Marcel Proust* ?

PAULINE, *très simplement, montrant la cou ture de son livre. — L'Art et la Manière d tirer les cartes.*

MARCEAU, *pouffant de rire. — L'Art e Manière de se tirer les cartes* ! Eh ben, ça, de la littérature !

PAULINE. — Y a pas de quoi rire, c'est épat

MARCEAU. — Ça te passionne peut-être, ma la patronne voit ça, ça va barder.

PAULINE. — Pas plus que si elle nous en nous tutoyer...

MARCEAU. — On a l'habitude depuis le te C'est devenu automatique. Quand elle est Vous disiez, Pauline ?

SCÈNE II

ODILE, MARCEAU, PAULINE

A ce moment Odile entre en robe d'a midi, très élégante dans sa sobriété. grande classe. Pauline veut remettr livre dans la poche de sa blouse. N'y venant pas, elle le pose discrètement une table près d'elle.

ODILE. — Marceau !

MARCEAU. — Madame ?

ODILE. — On a téléphoné pendant le déjeu

MARCEAU. — Oui, madame, M^lle^ Yvonne So

ODILE. — Encore ! Elle a déjà appelé trois ce matin.

Marceau. — Madame m'avait dit de lui répondre de rappeler plus tard... c'est ce qu'elle a fait.

Odile. — Plus tard, ça ne veut pas dire une demi-heure après... Elle commence à m'ennuyer cette petite... C'est toujours pour la signature de ce contrat ?

Marceau. — Oui, madame... Elle a vu M. Bréchain, hier, comme convenu, et M. Bréchain lui a dit qu'il ne pouvait pas signer... Alors Mlle Sordet se demande ce qui se passe...

Odile. — Elle avait l'air de mauvaise humeur ?

Marceau. — Eh bien... plutôt un peu, madame... Elle m'a demandé si je savais quelque chose...

Odile. — Et qu'est-ce que vous lui avez répondu ?

Marceau. — Que je ne savais rien, madame... ce qui est vrai.

Odile. — C'est tout ?

Marceau. — C'est-à-dire que Mlle Sordet a insisté... Elle m'a dit : « Le bruit court qu'on ne jouera pas *la Femme troublée* à la rentrée... Je voudrais bien savoir si c'est vrai... » Alors, naturellement, je lui ai répondu que j'ignorais tout de ces bruits.

Odile. — Naturellement... Si Mlle Sordet revient, vous lui direz que je ne suis pas la directrice du Théâtre Dramatique, et qu'elle s'adresse à M. Bréchain.

Marceau. — Bien, madame... Mais c'est que Mlle Sordet a déjà M. Bréchain qui a conseillé à Mlle Sordet d'appeler ici.

Odile. — Evidemment !

Marceau. — D'ailleurs M. Bréchain doit venir avec M. Henry-Henry.

Odile. — Très bien... Vous avez encore pas mal de choses à mettre en ordre avant notre départ pour Bruneville, je crois ?

Pendant les répliques suivantes, Pauline, voyant Odile occupée, essaiera de reprendre son livre, ce qui aura pour seul effet d'attirer l'attention d'Odile.

Marceau. — Oh ! j'ai encore à faire... Quand devons-nous partir, madame ?

Odile. — Dans trois jours... Samedi... Tâchez d'être prêt... J'aimerais que vous partiez avec moi...

Marceau. — J'espère avoir tout terminé dans trois jours, madame.

Odile. — Bon... Pauline...

Pauline. — Madame ?

Odile. — Pauline... Eh bien ! Qu'est-ce que vous faites ?

Pauline. — Heu... Rien madame, j'attendais vos instructions.

Odile. — Mais... qu'est-ce que cela ?

Pauline. — Rien... un livre.

Odile. — Ce n'est pas un des livres que je vous ai indiqués ?

Pauline. — Euh... Non, madame...

Odile. — Vous n'allez pas avoir des lectures personnelles, j'espère ? Allons, montrez-moi ce livre ! Eh bien ! Mais... Qu'est-ce que c'est que ça ? *L'Art de découvrir l'avenir par les cartes et les tarots...* par Mme Zarzuela, cartomancienne... Alors maintenant, Pauline, c'est ça votre livre de chevet ?

Pauline. — Oh ! pas mon livre de chevet, madame !

Odile. — Enfin, vous lisez cette ineptie... Eh !... Mais peut-être aussi vous faites-vous les cartes ?

Pauline. — Pas encore, madame...

Odile. — C'est heureux !

Pauline. — ... J'ap... j'apprends, madame.

Odile. — Ah ! ça, Pauline ! Vous êtes devenue complètement folle ! Qu'est-ce qui vous prend tout d'un coup ? *L'Art de découvrir l'avenir dans les cartes et les tarots...* Mme Zarzuela, cartomancienne ! voilà vos auteurs... Et si je vous laisse faire, je vais vous trouver en train de vous faire la bonne aventure, ce sera complet...

Pauline. — Mais, madame... Il y a des dames de la meilleure société qui se font tirer les cartes...

Odile. — C'est possible, mais je ne veux pas de ça chez moi. Et je vous prie d'abandonner de telles lectures et de pareilles idées. Quand vous serez à Bruneville, pendant le mois de vacances, vous ferez ce que vous voudrez, mais ici, à Paris, en service, vous ne devez pas oublier nos conventions. C'est compris, Pauline ?

Pauline. — Oui, madame.

Odile. — J'y compte et j'espère ne pas avoir à le redire... Je partirai pour Bruneville samedi, avec la voiture... J'y arriverai pour déjeuner... Vous, vous prendrez le train demain matin, et vous veillerez à ce que tout soit en ordre là-bas. Comme d'habitude.

Pauline. — Bien, madame.

Odile. — Vous verrez avec Marceau, avant de partir, toutes les questions de détail... Au fait, Marceau, je suppose qu'il n'y a pas d'autre rendez-vous qu'Henry-Henry et Bréchain pour cet après-midi ?

Marceau. — Si, madame... A 4 heures, M. Julien Duroy doit venir...

Odile. — Je sais, je sais...

Marceau. — Et à 5 heures, j'ai noté, thé chez Mme de Lépinac.

Odile. — Vous téléphonerez pour m'excuser. Ça me sera impossible... Je n'aurai pas fini de travailler avec Julien... avec M. Duroy. C'est tout ?

Marceau. — Oui, madame.

Odile. — Bon... Voyez avec Pauline pour Bruneville.

Marceau. — Bien, madame...Si vous voulez, Pauline, nous pouvons voir ça tout de suite.

Odile sort.

SCÈNE III

MARCEAU, PAULINE

Marceau. — Ouf ! elle est de mauvais poil, aujourd'hui, la patronne...

Pauline. — Plutôt... Il doit quand même y avoir quelque chose qui ne va pas comme elle veut.

MARCEAU. — Quelle idée aussi de lui coller sous le nez *l'Art et la Manière de se tirer les cartes* ! Comme moyen de la ficher en rogne, on ne peut pas trouver mieux...

PAULINE. — Eh ben, je n'y croyais pas... Mais on m'a dit des choses si épatantes que j'ai décidé de m'y mettre... Maintenant, ça me passionne...

MARCEAU. — Tu deviens cartomancienne, maintenant ?

PAULINE. — Oh ! non, mais je lis et relis ce livre... Je l'apprends comme un rôle, quoi... Comme ça, à Bruneville, je pourrai me faire les cartes, connaître mon avenir...

MARCEAU. — J'ai l'impression que je le connais : habilleuse femme de chambre de la célèbre comédienne Odile Berger jusqu'à l'âge de la retraite...

PAULINE. — On ne sait jamais... La première fois que Juliette m'a fait les cartes...

MARCEAU. — Juliette ?

PAULINE. — Oui, l'habilleuse du second... eh bien, la première fois qu'elle m'a fait les cartes, il y avait un jeune homme blond dans la maison qui allait transformer ma vie...

MARCEAU. — Voyez-vous ça... Pauline et le jeune homme blond...

PAULINE. — Naturellement, je ne voulais pas y croire... Et puis le jeune blond est revenu, le lendemain...

MARCEAU. — Au théâtre ?

PAULINE. — Non ! Dans les cartes. Ce matin je me suis fait les vingt-quatre heures... Eh bien, le jeune homme blond est ressorti à gauche d'un carreau...

MARCEAU. — Ce doit être un vitrier...

PAULINE. — C'est malin... Mais quand même, ce jeune homme blond, ça apporterait un drôle de changement dans ma vie... Moi qui suis fille...

MARCEAU. — A propos de jeune homme blond, qui est-ce exactement ce Julien Duroy qu'Odile fait travailler tous les après-midi depuis quinze jours ?

PAULINE. — Oh ! C'est peut-être lui ! Et puis non, pour ce qu'il fait attention à moi... Il est vrai que je ne le vois que quand je lui ouvre la porte ou que je le reconduis... Pourtant, on ne sait jamais, la première fois qu'il est venu au théâtre il a été bien poli, bien gentil... Mais c'est un timide...

MARCEAU. — Je ne te demande pas ça, je te demande qui c'est...

PAULINE. — Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

MARCEAU. — Oh ! ce n'est pas que ça m'intéresse spécialement, mais la patronne n'a pas l'habitude de perdre son temps à faire travailler n'importe qui... Et Duroy... Julien Duroy... Je n'avais jamais entendu ce nom-là...

PAULINE. — Ce n'est pas étonnant, il vient de Nice, ce petit...

MARCEAU. — Ah ! C'est un Niçois ?

PAULINE. — Non, c'est un Parisien... Un soir, huit jours avant la dernière de *la Vie est dure*, ce petit est arrivé au théâtre avec une lettre de Granseigne... C'est un garçon qui a des qualités, qui adore le théâtre, et patati... et patatas... Bref, tu connais Odile... Dès qu'on lui parle de quelqu'un qui a le feu sacré, la v
partie... Elle se met à interroger le petit...

MARCEAU. — Le petit... Le petit...

PAULINE. — Ben quoi ? Il a juste vir
trois ans... Il lui raconte qu'il s'est mis chass
dans une boîte de nuit pour pouvoir continuer
cours. Là-dessus voilà madame qui fait débouc
une bouteille de champagne...

MARCEAU. — Passons... La bouteille de cha
pagne n'a aucun intérêt...

PAULINE. — Pardon ! Pour le gosse, ça
avait... Pendant deux ans, dans sa boîte de n
il en a vu passer des milliers de bouteilles
champagne, mais il n'en avait jamais bu. Bi
la patronne lui dit : « Comme c'est Granseig
qui vous envoie, je tâcherai de vous faire av
un bout de rôle dans la prochaine pièce à
rentrée... » Le gosse en pleurait...

MARCEAU. — Ça fera un raté de plus...

PAULINE. — Oh ! si Madame le fait travail
comme ça depuis quinze jours, juste au mom
de partir en vacances, c'est qu'elle croit que
fera quelque chose de mieux qu'un raté.

MARCEAU. — Eh bien, moi, il ne me plaît pas
Il est toujours à regarder Odile avec des yeux
poisson mort d'amour.

PAULINE. — Commence pas à t'affoler po
Odile... Pour ce qui est des hommes qui tombe
amoureux de la patronne, j'en ai vu défi
quelques-uns depuis vingt-cinq ans, au théâtre.
général ils sont jamais trop longs à compren
qu'y a rien à faire. Mais ce petit-là ce n'est p
du tout le genre amoureux de la vedette.

MARCEAU. — C'est le genre quoi, alors ?

PAULINE. — Admirateur sincère.

MARCEAU. — Tu as déjà vu un acteur qui
admire un autre...

PAULINE. — Oh ! lui, il débute...

MARCEAU. — Raison de plus...

PAULINE. — En tout cas, c'est comme ça... Po
lui, Odile Berger, c'est la plus grande arti
française...

MARCEAU. — Ça, il a raison...

PAULINE. — Mais il n'y a pas autre chose...

MARCEAU. — Alors, tout va bien. Pauline gar
sa chance avec le jeune homme blond qui
transformer sa vie.

PAULINE. — Idiot !

MARCEAU. — Il n'y a pas de quoi ! *(On ente
sonner.)* Dis donc, on a sonné !

PAULINE. — Oh ! ça ne fait que la deuxiè
fois !

SCÈNE IV

MARCEAU, BRECHAIN

MARCEAU. — Bonjour, monsieur Bréchain ;
maître n'est pas avec vous ?

BRÉCHAIN, *entrant.* — Bonjour, Marce
Non... Henry-Henry est souffrant... Il n
demandé de venir seul..., seul..., vous comprene
MARCEAU. — Parfaitement, monsieur, veuil
vous asseoir, Madame va être à vous dans
instant.

Il se remet à son travail. Un temps.

BRÉCHAIN, *hésitant.* — Mon cher Marceau...

MARCEAU. — Monsieur Bréchain ?

BRÉCHAIN. — Eh bien, ne croyez pas que je uille être indiscret...

MARCEAU. — Je ne crois pas.

BRÉCHAIN. — Tant mieux, tant mieux... Mais nry-Henry, notre grand auteur, m'a en quelque te chargé de le remplacer aujourd'hui, ou ôt de le représenter auprès d'Odile, qui dési- t avoir une conversation avec lui.

MARCEAU. — Et si je comprends bien, le maître tenait pas, à cette conversation...

BRÉCHAIN. — Ce n'est pas cela, mais vous mprenez, notre grand auteur est si émotif, mme tous les artistes...

MARCEAU. — Pas vous ?

BRÉCHAIN. — Oh ! moi. Je ne suis pas artiste, suis directeur de théâtre ! Non, vraiment, il ne st pas senti bien... Alors, moi, avant de voir dile, j'aurais aimé savoir...

MARCEAU. — Savoir quoi, monsieur Bréchain ?

BRÉCHAIN. — Voyons, Marceau, vous n'êtes as, je crois, pour notre admirable amie Odile, simple secrétaire...

MARCEAU. — Comment ? Je ne comprends pas que vous voulez dire, monsieur Bréchain ?

BRÉCHAIN. — Je veux dire que depuis le temps ue vous travaillez à ses côtés, Odile, avec son telligence si pénétrante, sa perspicacité si cou- mière, a dû se rendre compte de vos brillantes ualités...

MARCEAU. — Je vous en prie... monsieur Bré- ain...

BRÉCHAIN. — Mais si, Marceau, ne faites pas modeste... Odile nous en parlait encore il y a uelques jours, à Henry-Henry et à moi.

MARCEAU. — Ah ?

BRÉCHAIN. — Elle nous disait : « Marceau est on conseiller, mon confident. » Voilà ce qu'elle ous a dit, mon cher Marceau...

MARCEAU. — C'est très gentil à vous de me épéter tout ça, monsieur Bréchain...

BRÉCHAIN. — Pas du tout, mon cher Marceau, as du tout... Au contraire, maintenant que vous avez, vous comprendrez pourquoi je vais vous arler... au nom du maître et au mien, non pas mme au secrétaire de notre admirable Odile, ais comme à son confident.

MARCEAU. — Le confident vous écoute, mon- eur Bréchain.

BRÉCHAIN. — Donc, je vais avoir dans un ins- nt une conversation avec Odile. Eh bien, ce qui e chiffonne un peu, c'est justement l'objet de tte conversation... Vous me suivez ?

MARCEAU. — Pas à pas.

BRÉCHAIN. — Vous n'ignorez pas, je suppose, ue nous devions jouer à la rentrée une nouvelle magnifique pièce du maître : *la Femme trou- ée...*

Un temps.

MARCEAU. — Je vous suis toujours, monsieur réchain, je vous suis...

BRÉCHAIN. — Or, hier, notre Odile, qui était emballée sur la pièce, a téléphoné au maître pour lui dire que, décidément, elle ne sentait pas du tout son rôle dans *la Femme troublée,* et elle lui demandait s'il n'aurait pas une autre pièce écrite... Naturellement, un auteur comme Henry-Henry n'est jamais sans avoir une pièce prête à être jouée... Donc, cela n'a absolument pas gêné le maître, matériellement du moins... Au point de vue moral, c'est une autre affaire...

MARCEAU. — J'espère que ce n'est pas cet incident qui a affecté le maître au point de le rendre malade ?

BRÉCHAIN. — Affecté ? Quand on a le talent, le génie d'Henry-Henry rien ne peut vous affecter... Et c'est justement là que je voulais en venir, mon cher Marceau... Donc, le maître n'a pas été une seconde affecté, mais il a été assailli par des scrupules... Il s'est inquiété, nous nous sommes inquiétés au sujet de notre chère Odile...

MARCEAU. — Au sujet de Madame ? Je ne vois pas pourquoi...

BRÉCHAIN. — Parce que Odile n'a jamais de ces brusques changements d'idées. Ce n'est pas une petite femme versatile... Non, pas du tout... Notre grande artiste est une femme merveilleusement équilibrée, saine, qui juge les choses avec sang-froid... Et nous nous demandons la raison qui a pu la pousser à ce brusque revirement.

MARCEAU. — Mon Dieu, monsieur, je suis bien incapable de vous renseigner.

BRÉCHAIN. — Enfin, elle n'a pas pris cette décision comme ça, sur un coup de tête... Odile n'est pas la femme des coups de tête... Elle se rend bien compte que ce changement de pièce n'est pas une bonne chose pour elle... Nous avons déjà annoncé *la Femme troublée.* Si on joue *l'Injure,* il va falloir passer des notes aux journaux, inventer des explications, on se demandera ce que ça veut dire... Les bons petits camarades vont faire courir toutes sortes de bruits, les journaux d'échos vont s'en mêler... Et puis, je devais commencer à signer les engagements... Yvonne Sordet est pendue à mon téléphone...

MARCEAU. — Ici aussi, si ça peut vous consoler...

BRÉCHAIN. — Ah ? Et qu'est-ce qu'Odile lui a dit ?

MARCEAU. — Rien.

BRÉCHAIN. — Comment, rien ?

MARCEAU. — Madame ne lui a pas parlé. Elle m'a chargé de lui dire qu'elle n'était pas la directrice du Théâtre Dramatique, et qu'elle s'adresse à vous.

BRÉCHAIN. — A moi ? Elle est un peu forte celle-là ! Et qu'est-ce qu'elle veut que je lui dise, moi ! Je n'ai même pas lu la... la nouvelle pièce... *l'Injure.*

MARCEAU. — *La Femme troublée* non plus, je crois ?

BRÉCHAIN. — Pardon, cher ami..., *la Femme troublée,* je l'ai lue, après l'avoir reçue, d'accord, mais je l'ai lue... Et puis je ne sais même pas si l'on pourra repêcher Yvonne Sordet dans *l'Injure.* Vous avez lu la pièce ?

MARCEAU. — Oui. Avant de la donner à Madame.

BRÉCHAIN. — Et il y a un rôle pour la petite Sordet ?

MARCEAU. — ... Moins intéressant que dans *la Femme troublée*, mais acceptable.

BRÉCHAIN. — Acceptable ? Elle ne l'acceptera pas. Elle va nous faire... Enfin, elle va me faire un foin de tous les diables. Et mauvaise langue comme elle est, elle va nous débiner tant qu'elle va pouvoir... Non, voyez-vous, mon cher Marceau, je vais vous dire le fond de ma pensée... Le mieux serait d'en revenir à *la Femme troublée*.

MARCEAU. — J'ai l'impression qu'il ne faut pas y compter.

BRÉCHAIN. — Marceau, vous savez quelque chose !

MARCEAU. — Rien, je vous le jure, mais je connais assez Madame pour savoir qu'elle ne reviendra pas sur ce qu'elle a décidé.

BRÉCHAIN. — Oh ! vous savez, elle avait bien décidé de jouer *la Femme troublée* et elle a changé d'avis...

MARCEAU. — Justement. Une fois ça va, mais deux...

La porte s'ouvre. Fabien Montlaur entre.

SCÈNE V

LES MÊMES, FABIEN

FABIEN, *surpris*. — Tiens ! Il y a donc réunion plénière ?

MARCEAU. — Madame a demandé à ces messieurs de passer, mais M. Henry-Henry n'a pas pu venir.

FABIEN. — ... Bonjour, Bréchain...

MARCEAU. — Monsieur n'a pas besoin de moi ?

FABIEN. — Moi ? Pas du tout...

MARCEAU. — Alors, je me retire... Au revoir, messieurs.

Marceau sort.

SCÈNE VI

BRÉCHAIN, FABIEN

FABIEN. — Je suis ravi de vous voir. Je n'espérais pas avoir ce plaisir avant les répétitions à la rentrée.

BRÉCHAIN. — Mon cher Montlaur, c'est qu'il y a du changement.

FABIEN. — Je sais, je sais...

BRÉCHAIN. — Ah ! Vous savez ? C'est d'ailleurs tout naturel... Vous êtes pour notre adorable amie son confident, son conseiller...

FABIEN, *riant*. — Dans le cas présent, son confident, peut-être, mais pas son conseiller...

BRÉCHAIN. — Alors je suis encore plus à l'aise pour vous poser, sans périphrases, une question qui me tient à cœur. Qu'est-ce qui a pris brusquement à Odile ?

FABIEN. — Faites comme moi... Ne le lui demandez pas. Quel besoin avez-vous de savoir ?

BRÉCHAIN. — Montlaur, vous connaissez le fin mot de l'histoire.

FABIEN. — Je l'ai peut-être deviné... Mais mê si j'ai deviné juste, ne me demandez pas de v en dire davantage...

SCÈNE VII

FABIEN, BRECHAIN, ODILE

Pendant toute la scène, Montlaur, à sa ta de travail, lèvera la tête à certai remarques d'Odile au cours de sa conv sation avec Bréchain.

ODILE. — Bonjour, mes amis... Ah ! vous ê là, Fabien ?

FABIEN. — Mais oui, chère amie, je vi d'arriver. Si je ne vous gêne pas, je vais m'asse au bureau de Marceau et je vais travailler un p

ODILE. — Mais vous ne me gênez jama Fabien. *(A Bréchain :)* Henry-Henry n'est là ?

BRÉCHAIN. — Non, chère grande amie... Il souffrant... Votre coup de téléphone l'a terrib ment secoué... C'était si inattendu...

ODILE. — Ce n'est pas grave, j'en suis sûr Il ne devrait quand même pas se mettre dans états pareils pour si peu de chose...

BRÉCHAIN. — Peu de chose... En tout cas, il n demandé de venir... Il m'a dit : « En somme, vo êtes le directeur du théâtre, voyez Odile... Ce q vous déciderez tous les deux sera bien décidé...

ODILE. — En tout cas, je rappellerai tout l'heure notre cher Henry. Je veux lui dire, à l pour le tranquilliser tout à fait, que j'ai *l'Injure*. Ah ! quelle pièce, Bréchain, et quel rôle Et dire qu'il gardait ça dans ses tiroirs... M c'est peut-être la plus belle pièce d'Henry-Henry

BRÉCHAIN. — Un chef-d'œuvre, chère am c'est un chef-d'œuvre, et vous y serez admirable Mieux encore que dans *la Femme troublée*.

ODILE. — ... Vous savez comme j'avais été ém à la première lecture de *la Femme troublée*... bien, plus je la travaillais, moins je sentais m personnage... Que voulez-vous, c'est ainsi Aussi, avant de partir pour Bruneville, j demandé à Henry-Henry s'il avait autre chose et j'ai bien fait...

BRÉCHAIN. — Et Henry qui se mettait mar en tête...

ODILE. — Pourquoi ? *La Femme troublée* une pièce de tout premier ordre, mais je ne se pas le personnage. Pour *l'Injure*, au contraire, j tout de suite été emballée.

BRÉCHAIN. — Franchement, j'ai été comm vous, *l'Injure* m'a emballé.

ODILE, *ironique*. — Nous sommes toujours même avis sur le choix des pièces, cher Bréchain

BRÉCHAIN, *vivement*. — En tout cas, puisq nous sommes d'accord, voulez-vous que nous arr tions tout de suite la distribution ? Ce ne sera p difficile. D'ailleurs, j'y ai déjà pensé... Voyons voyons... Nous avons d'abord...

ODILE. — Le second rôle de femme.

BRÉCHAIN. — Rôle très acceptable pour Yvon Sordet.

ODILE. — Bréchain, soyez gentil, ne me parlez de cette fille...

BRÉCHAIN. — Pourtant on lui doit bien ça, on avait promis le rôle dans *la Femme troublée*... elle peut très bien jouer le second rôle de *l'injure*... du moins je le crois... enfin vous étiez accord pour avoir Yvonne Sordet avec vous ?...

ODILE. — J'étais d'accord, mais je ne le suis is.

BRÉCHAIN. — Elle a du talent.

ODILE. — Oui, celui de faire croire qu'elle en a.

BRÉCHAIN. — En tout cas, elle a un tempé-ment.

ODILE. — Dites « du » tempérament. Trop pour on goût... Cette petite Sordet crée une mauvaise nosphère autour d'elle. C'est une intrigante... nez, l'année dernière elle n'a eu de cesse qu'elle it devenue la maîtresse de Butin, qui jouait ec elle.

BRÉCHAIN. — Oh ! ça, qu'elle devienne la maî-esse du pompier de service si ça lui fait plaisir, m'en fiche éperdument.

ODILE. — Pas moi... Elle n'a pas de pudeur ni retenue, et partout où elle passe, c'est pareil. lui faut tous les hommes qui lui plaisent.

BRÉCHAIN. — Ce n'est pas la mer à boire.

ODILE. — Vous m'étonnez, Bréchain. Si ça vous t égal de voir vos coulisses transformées en aison de rendez-vous, souvenez-vous que je joue ez vous et que, moi, ça me gêne...

BRÉCHAIN. — Bon, bon, bon, pas d'Yvonne rdet. Ça va être commode d'arranger ça avec e !...

ODILE. — Mon cher, c'est votre métier.

BRÉCHAIN. — On pourrait peut-être prendre enise Martin.

ODILE. — C'est cette petite au visage chiffonné ?

BRÉCHAIN. — Oui, jolie, pas maladroite, elle ait très bien dans la pièce de Thiébaut...

ODILE. — C'est drôle... Je ne vois pas tout à fait personnage comme vous... Vous tenez à une lie fille ?

BRÉCHAIN. — Ce ne serait pas plus mal...

ODILE. — Évidemment, il ne faut pas un laide-n, mais enfin j'ai l'impression que le rôle exige us une comédienne qu'un prix de beauté. enez, pourquoi ne prendrait-on pas Paulette or ?

BRÉCHAIN. — Ah ! ça, ce n'est évidemment pas prix de beauté, elle a l'air d'un chien battu.

ODILE. — Un chien battu, vous l'avez dit, mais st tout le rôle, ça, un chien battu... Tenez, réchain, convoquez Paulette Bor, nous la rrons ensemble avec Henry-Henry. Pour les ux petits rôles d'hommes, vous verrez.

BRÉCHAIN. — Nous disons donc deux rôles ommes... Nous en parlerons avec Henry-enry... Et le jeune premier... *(Riant :)* parce 'il y a toujours un jeune premier... Et c'est ut ?

ODILE. — Évidemment.

BRÉCHAIN. — Évidemment, où avais-je la tête... lis tellement de pièces par habitude de direc-ur... Nous disons donc un jeune premier... Ah ! ur ça, j'ai une nouvelle excellente, et c'est tout frais, c'est d'hier soir : Bourdeau est libre. Il ne joue plus la pièce de Denizard. Je ne sais pas pourquoi, mais enfin il est libre... Il n'y a pas à hésiter...

ODILE. — Non, il n'y a pas à hésiter : si Bourdeau est libre il faut le laisser libre.

BRÉCHAIN. — Alors là, je vous demande pardon, mais je ne vous comprends plus.

ODILE. — Bourdeau a beaucoup de talent...

BRÉCHAIN. — Dites que c'est notre meilleur jeune premier.

ODILE. — Oui, mais, justement, il fait « jeune premier »... Pour moi, le personnage rêvé de *l'Injure*, c'est un homme neuf, qui ne fasse pas acteur, qui entre en scène comme il entrerait dans un salon... C'est un rôle merveilleux que celui de ce gosse qui admire une femme, qui ne vit que par cette admiration. Si l'on prend Bourdeau il jouera l'admiration, il la jouera bien, mais il la jouera... C'est pourquoi je pense qu'un jeune acteur sera mieux dans la peau du rôle... S'il est un peu intimidé, tant mieux.

BRÉCHAIN. — Évidemment, notre adorable amie a raison, mais c'est très difficile à trouver ça...

ODILE. — Eh bien, j'ai trouvé : Julien Duroy.

BRÉCHAIN. — Voyons, c'est bien ce jeune garçon que vous nous avez fait entendre il y a une quinzaine de jours ? *(Odile fait signe que oui.)* Je ne dis pas. Il a des qualités. Il serait très bien dans un petit rôle, mais pour le jeune premier, ça me paraît quand même un peu mince.

ODILE. — Je vous dis que vous vous trompez... Dès la première fois que je l'ai entendu j'ai trouvé que ce garçon avait beaucoup... Ce n'est pas tout à fait un débutant, il a joué avec Granseigne à Nice, et Granseigne sait sortir les jeunes acteurs... Et depuis je l'ai beaucoup fait travailler... Il a fait des progrès énormes... Et il aura cette fraîcheur... ce naturel...

BRÉCHAIN, *changeant tout à fait d'avis.* — Et comme il a pour vous une admiration sans borne, et tout à fait justifiée, d'ailleurs, il sera à l'aise pour le rôle.

ODILE. — Je ne voulais pas le dire...

BRÉCHAIN. — Mais c'est dit... Ma chère Odile, à la réflexion, je trouve que votre idée n'est pas mauvaise du tout... Il faudra la faire admettre à Henry-Henry, par exemple...

ODILE. — Vous ne pensez tout de même pas que je vous aurais proposé ce garçon à la légère... J'en prends la responsabilité, et je le dirai à Henry-Henry.

BRÉCHAIN. — Dans ce cas...

ODILE. — Bréchain, je vous l'enverrai demain pour signer son contrat, ne l'étranglez pas trop...

BRÉCHAIN. — Soyez tranquille, même en le payant bien il me coûtera moins cher que Bourdeau.

ODILE. — Et il sera mieux.

BRÉCHAIN. — Je crois que nous avons tout réglé.

ODILE. — Je crois.

BRÉCHAIN. — Alors, bonnes vacances, chère grande amie.

ODILE. — Merci. Au revoir, Bréchain, et sans rancune, n'est-ce pas ?

BRÉCHAIN. — Voyons ! Au revoir, Montlaur...

MONTLAUR. — Au revoir, cher ami. Excusez-moi, je termine un calcul.

BRÉCHAIN. — Ne vous dérangez ni l'un ni l'autre... *(En sortant :)* Je vois un lancement formidable : « Julien Duroy, la découverte... »

ODILE. — De Bréchain, naturellement...

BRÉCHAIN. — Mais voyons ! C'est moi le directeur, après tout !

Bréchain sort.

SCÈNE VIII

ODILE, FABIEN

Odile, après avoir accompagné Bréchain jusqu'à la porte du salon, redescend au premier plan. Elle est détendue, souriante. Elle se laisse tomber dans un fauteuil et, visiblement heureuse, poursuit une pensée qui l'enchante. Montlaur termine son calcul. Un instant de silence, puis Montlaur pose calmement son stylo et, de son bureau, engage la discussion.

FABIEN. — Alors, Odile, vous voilà satisfaite ?

ODILE, *arrachée brusquement à ses pensées.* — Satisfaite ?... Oui, je pense que c'est mieux ainsi... Décidément, je n'aime pas du tout *la Femme troublée,* pas du tout.

FABIEN, *qui s'est levé et se rapprochera peu à peu d'Odile.* — C'est dommage... C'est une belle œuvre.

ODILE. — Sincèrement, je ne crois pas... J'ai été emballée au début, mais à la réflexion...

FABIEN. — Voulez-vous mon avis, Odile ? Un avis que vous ne me demandez pas, mais que vous accepterez peut-être !

ODILE. — Vos avis me sont toujours précieux, Fabien, même quand je ne les sollicite pas, ce qui est rare...

FABIEN, *riant doucement.* — Oh ! quand vous ne me demandez pas mon avis, c'est que vous avez peur que je ne sois pas d'accord, et que vous pensez que je dois avoir raison.

ODILE, *riant aussi, mais un peu nerveusement.* — Cette fois-ci ce n'est pas le cas, je suis bien certaine que je ne me trompe pas... Mais dites-moi quand même votre pensée...

FABIEN. — C'est presque un pronostic. Vous reculez devant *la Femme troublée,* devant ce rôle qui ne vous convient plus, mais je suis sûr que vous jouerez quand même cette pièce.

ODILE. — Vous vous trompez encore, Fabien.

FABIEN. — Oh ! je ne dis pas que vous la jouerez tout de suite, enfin, à la rentrée...

ODILE, *riant.* — Évidemment, dans dix ans peut-être.

FABIEN. — Non, Odile, pas dans dix ans, l'autre saison.

ODILE. — Et qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

FABIEN, *il est maintenant près d'Odile.* — Ce qui me fait croire cela ? Ce qui me donne cette certitude, plutôt ? C'est que je vous connais, Odile, mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et que je crois, je suis certain que les raisons qui vous font refuser aujourd'hui de jouer ce rô que vous aimiez il y a quinze jours, ces raiso auront disparu l'année prochaine, peut-être mêr avant.

ODILE. — Des raisons ? Vous croyez que j des raisons de ne pas jouer *la Femme trouble* enfin, des raisons autres que celles que je vous dites, que j'ai dites à Bréchain ?

FABIEN. — Oh ! Bréchain, il ne cherche pas loin. Ce n'est pas un directeur de théâtre, c'est garçon de recettes. Quant à Henry-Henry, il fin, vous le savez, et je doute qu'il soit convainc Mais moi, c'est différent, Odile... J'ai pour vo une affection trop profonde, une affection de d ans, pour ne pas m'étonner, m'inquiéter...

ODILE. — Vous inquiéter de quoi, Fabien Vous allez me donner l'impression d'avoir comm un crime !

FABIEN. — Vous n'avez pas commis de crim non... Mais vous allez vous laisser entraîner faire une bêtise.

ODILE. — Quelle bêtise ?

FABIEN. — La pire, Odile, celle de vo mettre à aimer Julien Duroy.

ODILE. — Oh ! Fabien. Comment pouvez-vo dire une chose pareille ? Vous... à moi ? Vo voyez, je ne me fâche même pas... Mais je vous reconnais plus. Vous êtes jaloux, maintenan et de ce gamin ?

FABIEN. — Voyons, Odile... Depuis dix a que... nos existences sont liées, vous ai-je jama une seule fois fait une scène de jalousie ?

ODILE. — Vous ai-je jamais une seule fo donné l'occasion de m'en faire une ?

FABIEN. — Ma chère Odile, quand nous no sommes rencontrés, je n'étais plus assez jeu pour que — disons le mot — pour qu'une fol passion ait présidé à notre liaison.

ODILE. — Vous n'êtes pas très aimable aujou jourd'hui, Fabien...

FABIEN. — J'ai remarqué que lorsqu'on dit vérité à une femme, c'est bien rare qu'elle vo trouve aimable. Et vous savez bien que je vo dis la vérité.

ODILE. — Pourquoi dites-vous toutes ces chos désagréables, Fabien ?

FABIEN. — Parce qu'elles sont nécessair Odile... Et je vous demande de m'écouter.

ODILE. — Je vous écoute, Fabien, mais trouve vous vraiment qu'il soit utile d'aborder des suje si délicats ?...

FABIEN. — Je crois qu'il est utile d'aborder d sujets... si délicats dont nous avons toujou évité de parler.

ODILE. — Mais pourquoi ? Qu'y a-t-il changé ?

FABIEN. — Vous, Odile... Donc, nous n'avo jamais parlé de tout cela parce que chacun nous savait à quoi s'en tenir, n'est-ce pas ? No ne nous sommes jamais fait de déclaratio d'amour...

ODILE. — Comme des collégiens...

FABIEN. — Mais il y a des collégiens de mo âge, vous savez...

ODILE. — Et des collégiennes beaucoup pl âgées que moi. Mais ce n'est pas mon genre.

ABIEN. — Notre liaison nous convenait parfai-ent à l'un comme à l'autre. Depuis dix ans s avons appris à nous connaître, à nous mer, presque à nous aimer, et nous formons, crois, la plus tendre association de Paris.

DILE. — Association ! Quel vilain mot ! Voilà anquier qui reparaît.

ABIEN. — Pas du tout. Si beaucoup de couples itimes considéraient davantage le mariage mme une association, il y aurait moins de nages malheureux. Quant à nous, nous ne pou-ns pas mieux tomber, et ces dix années ont sans histoires, sans complications...

DILE. — Vous pouvez dire heureuses...

ABIEN. — Merci. Car nous sommes assez sages ur ne pas rechercher des bonheurs extravagants fugaces. Et ce ne sont pourtant pas les occa-ns qui nous manquent.

DILE. — Oh ! je sais bien ! Toutes les femmes res de Paris... et même les autres, rêvent d'être maîtresse des millions de Fabien Montlaur.

ABIEN. — Et vous ? Vous recevez au moins nte lettres d'adorateurs par jour.

DILE. — Vous les lisez avec moi.

ABIEN. — Et je ne suis pas jaloux. Mais il y a us, Odile, vous qui m'avez habitué à votre nnêteté et à votre droiture. Je suis certain que ça devait arriver vous me diriez : « Fabien, vous aime tendrement, mais je dois vous itter. » Car vous n'êtes pas une femme qui mpe. Vous êtes une femme qui part.

DILE. — C'est pourquoi je ne comprends pas tre supposition blessante de tout à l'heure.

ABIEN. — A propos de Julien Duroy ?

DILE. — Oui... A propos de Julien... Duroy...

ABIEN. — Mais je n'ai jamais dit que vous iez le moins du monde l'intention de me tromper ec lui. J'ai dit que vous étiez sur le point imer ce jeune homme, de l'aimer... d'amour, dile... Et j'ai même ajouté que ce serait une tise.

DILE. — Soyez rassuré, je ne suis pas amou-use de Julien. C'est un garçon qui a du talent qui est très courageux. Je le fais travailler j'ai pour lui beaucoup d'amitié, pas autre chose.

ABIEN. — Et quand vous vous apercevrez que st autre chose, il sera trop tard.

DILE. — Mais enfin, Fabien, vous ne parle-z pas autrement si vous vouliez me jeter dans s bras.

ABIEN. — Ce que vous dites serait exact s'il gissait d'une autre, Odile. Pas vous. Remarquez e je n'accuse pas du tout ce garçon d'essayer devenir votre amant, ou même de vous faire cour. Pas du tout. Ce jeune Duroy me paraît nnête. Je l'ai observé, ce n'est pas un gigolo. puis il vous admire tellement qu'il n'oserait mais lever les yeux sur vous. Il vous considère mme trop loin de lui, inaccessible. Mais je me is rendu compte que, petit à petit, vos senti-nts à son égard se modifient.

DILE. — Je vous assure que vous vous faites s idées.

ABIEN. — Je me fais des idées ! Tenez, je is vous dire la raison vraie, la raison profonde, la raison véritable pour laquelle vous ne voulez plus jouer *la Femme troublée*. C'est parce que votre rôle est un rôle de mère.

ODILE. — Mais je le savais quand je l'ai accepté !

FABIEN. — C'était avant de connaître Julien Duroy, mais maintenant vous n'en voulez plus.

ODILE. — Vous déraisonnez complètement.

FABIEN. — Je déraisonne ! Voyons, Odile, vous parliez de jalousie tout à l'heure, et c'est vous qui commencez à être jalouse !

ODILE. — Jalouse, moi ?

FABIEN. — Mais oui... Vous avez fait engager Duroy pour jouer le principale rôle d'homme de *l'Injure*. Jamais vous n'avez fait cela pour un débutant. Jusqu'à présent vous avez toujours voulu vous entourer de comédiens sûrs... Puis, certaine qu'il sera engagé, vous ne voulez plus d'Yvonne Sordet, parce que vous lui reprochez ses élans sans retenue pour les jeunes premiers avec lesquels elle joue. Qui cherchez-vous à mettre à l'abri ? Pas moi ! Ni Bréchain, je suppose !

ODILE. — Je vous l'ai dit, j'ai beaucoup d'amitié pour ce garçon. Il est jeune. Je ne veux pas qu'il tombe entre les griffes de la première fille venue, qui en fera un cabotin, ou pire.

FABIEN. — Vous avez même poussé le scrupule jusqu'à faire engager Paulette Bor en assurant que le rôle n'exigeait pas une jolie femme... Et vous dites que vous n'êtes pas en train de devenir jalouse... donc amoureuse !

ODILE. — Je le dis parce que c'est vrai !

FABIEN. — Vous voyez, Odile, je vous parle avec toute mon amitié, ma tendre amitié, et c'est justement parce qu'une tendre amitié nous unit que je peux vous dire tout cela.

ODILE, *lui tendant les mains*. — Merci, Fabien, de m'avoir parlé avec cette franchise... Mais je crois bien que vous n'avez rien à craindre.

FABIEN. — Vous n'êtes plus si sûre de vous, Odile, vous « croyez » seulement.

ODILE. — Je vous dis « je crois » pour être tout à fait franche avec vous. Pendant que vous parliez je finissais par me demander si vous n'aviez pas un peu raison, vous savez. Aussi, vous pouvez avoir confiance quand je vous dis : « Fabien, je crois que vous n'avez rien à craindre. »

FABIEN. — Merci, Odile.

ODILE. — Et puis dans quelques jours je serai à Bruneville pour un mois.

FABIEN. — Sans moi...

ODILE. — Et sans lui aussi...

FABIEN. — Votre mois de vacances et de solitude.

ODILE. — Il me sera doublement salutaire, et à la rentrée vous ne penserez plus à tout cela.

FABIEN. — En tout cas nous n'en parlerons plus jamais, Odile, je vous fais confiance.

ODILE. — Vous le pouvez... *(Fabien regarde sa montre.)* Pressé ?

FABIEN. — Oui... Je dois passer à la banque. Je me suis mis en retard, mais je ne le regrette pas. Nous dînons ensemble ?

ODILE. — Naturellement.
FABIEN. — Ici ?
ODILE. — Vous me feriez plaisir...
FABIEN. — Alors à tout à l'heure, Odile.
ODILE. — A tout à l'heure, Fabien.

Montlaur sort.

SCÈNE IX

ODILE, *puis* MARCEAU, *puis* PAULINE, *puis* JULIEN

Odile reste un instant pensive. Puis elle appelle.

ODILE. — Marceau.
MARCEAU, *entrant.* — Vous m'avez appelé, madame ?
ODILE. — Ah ! oui, c'est vrai !... Voilà... Je voulais vous dire... pour Mlle Sordet... Si elle téléphone...
MARCEAU. — Oui, madame...
ODILE. — Vous lui direz que j'ai vu M. Bréchain et qu'il l'attend demain au théâtre... D'autre part, vous téléphonerez à Lafaurie. Vous lui direz qu'on arrête les projets pour mes robes de *la Femme troublée.* Je passerai la voir demain après-midi. Il y aura d'autres projets à préparer.
MARCEAU. — C'est donc exact : on ne joue plus *la Femme troublée* ?
ODILE. — C'est exact, Marceau. Je me suis mise d'accord avec Bréchain... Ah ! à ce propos, il faudra que vous preniez rendez-vous aujourd'hui avec Bréchain pour qu'il vous donne les notes qu'il aura préparées pour les journaux... ou plutôt... voyez d'abord Brissac, le secrétaire général... vous n'aurez qu'à faire un saut au théâtre vers 5 heures.
MARCEAU. — Bien, madame. Rien de particulier pour ces notes aux journaux ?
ODILE. — Faites attention que le changement de pièce soit annoncé adroitement, que Brissac trouve une formule... qu'on n'insiste pas sur la distribution pour l'instant...
MARCEAU. — On dit quand même que vous la jouez ?
ODILE. — Naturellement... que Brissac glisse également un mot sur le jeune premier, qu'il en parle comme d'un nouveau sur qui on fonde les plus grands espoirs.
MARCEAU. — C'est... ?
ODILE. — Julien Duroy.
MARCEAU. — Pour le rôle principal ?
ODILE. — Mais oui, Marceau... Ça a l'air de vous ennuyer...
MARCEAU. — M'ennuyer ?... Mon Dieu, non... le mot est trop fort... ça m'étonne... un inconnu...
ODILE. — Il n'est pas inconnu puisque, moi, je le connais...
MARCEAU. — Évidemment, c'est la meilleure des références.
ODILE. — Marceau ? Qu'est-ce que vous avez contre ce garçon ?
MARCEAU. — Moi ? Rien... Nous ne sommes pas assez intimes pour que je puisse avoir de quelque chose contre lui... Mais ça vient peut-être...
ODILE. — Vous dites cela comme si vous l'espériez, Marceau...
MARCEAU. — Oh ! non, mais je le crains... Je vais aller voir Brissac. Il n'y a rien d'autre, madame ?
ODILE. — Non, rien. *(Marceau va pour sortir. Odile le rappelle :)* Marceau ! *(Marceau retourne et s'avance vers Odile.)* Marceau, embrasse-moi... *(Marceau reste interdit, hésite.)* Allons, Marceau, viens m'embrasser. *(Marceau prend Odile dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues.)* Tu sais, j'en avais besoin...
MARCEAU. — C'est vrai, tu en avais besoin ?
ODILE. — Oui... Aujourd'hui je n'ai pas pu résister... Je t'aime bien, tu sais, Marceau...
MARCEAU. — Moi aussi je t'aime, et je voudrais tellement te voir heureuse...
ODILE. — Mais je suis heureuse, Marceau, très heureuse...
MARCEAU. — C'est bien vrai, ma petite maman ?
ODILE. — Pourquoi me demandes-tu ça ?
MARCEAU. — Je ne sais pas... Je ne te trouve pas comme d'habitude depuis quelques jours... puis, tiens, ce que tu viens de faire là...
ODILE. — Quoi ?
MARCEAU. — Avoir envie de m'embrasser...
ODILE. — J'en ai souvent envie, Marceau.
MARCEAU. — Mais tu ne le fais pas.
ODILE. — Parce que notre vie est organisée comme ça... Je suis Odile Berger, et Odile Berger n'a pas de fils.
MARCEAU. — Justement, toi si organisée, si équilibrée...
ODILE. — Qu'est-ce que tu veux ! Je n'ai pas pu attendre jusqu'à Bruneville pour t'embrasser. Aujourd'hui j'avais besoin de te sentir près de moi.
MARCEAU. — Un peu de cafard ?
ODILE. — Je ne sais pas... Peut-être... Maintenant c'est passé... Mais ne parle pas à Pauline de cette crise de sensiblerie... Elle ne comprendrait pas.

On frappe.

MARCEAU. — Entrez.
PAULINE, *entrant.* — M. Duroy vient d'arriver.
MARCEAU. — Alors, c'est tout, madame ? Je vais au théâtre ?
ODILE. — C'est tout, Marceau. Faites ce que je vous ai dit, et merci... Pauline, faites entrer M. Duroy.

Pauline sort. Marceau sort par une autre porte. Odile se regarde dans un miroir, arrange ses cheveux. La porte s'ouvre. Pauline fait entrer Julien Duroy, qui se précipite vers Odile.

JULIEN. — Bonjour, madame...
ODILE, *très doucement.* — Bonjour, Julien...

ACTE II

A Bruneville. Un grand living-room donnant au fond par une porte-fenêtre sur la terrasse et le jardin. C'est une belle matinée é. L'ameublement est confortable, mais il n'y a pas cette élégance de grand style qui frappait dans le salon d'Odile Berger, à is. Les moquettes ne sont pas toutes neuves, un rideau est un peu défraîchi, bref, l'ensemble n'est pas impeccable. Dans le coin che, en pan coupé, une table-secrétaire, des fauteuils-canapés, chaises. A droite, deux portes... Une porte à gauche. Au lever du rideau, dans un fauteuil, Julien lit un magazine. Il est en costume d'été.

SCÈNE PREMIÈRE

JLIEN, *puis* MARCEAU, *qui entre au bout d'un moment.*

Marceau aperçoit Julien, bat en retraite et va pour sortir. Mais Julien l'a vu et l'appelle.

JULIEN. — Hé ! là, mon vieux, ne partez pas !
MARCEAU. — C'est que je suis pressé !
JULIEN, *se levant et courant à lui.* — Ah ! vous s pressé ! Pressé de fiche le camp dès que vous voyez, oui !...
MARCEAU. — Pas... pas du tout... Je... J'étais nu chercher un dossier... Il n'y est pas... Je s le chercher ailleurs...
JULIEN. — Vous êtes venu chercher un dos- r ! Et de la porte vous avez vu qu'il n'y était ! Bravo ! mon vieux Marceau, vous avez une épatante. Mais le malheur, c'est que vous irez aussi vite que vous voyez clair...
MARCEAU. — Je vous assure qu'il faut...
JULIEN. — Il ne faut rien du tout... Je vous ns, je ne vous lâche pas... Il y a cinq jours que us sommes arrivés à Bruneville, Odile et moi, depuis trois jours pas moyen de vous voir seul à l... Vous vous arrangez toujours pour qu'il y quelqu'un entre nous. Cette fois-ci je vous ai. us pensez, voilà une heure que je vous guette en faisant semblant de lire ce magazine !
MARCEAU. — En somme... Vous... vous voulez dire quelque chose ?
JULIEN. — Voilà ! On ne peut rien vous her !... Voyons, Marceau, vous vous doutez n que j'ai besoin de parler à quelqu'un ici... ça ne peut pas durer comme ça... et à qui lez-vous que je parle, sinon à vous ?

MARCEAU. — Écoutez, j'aime mieux vous en prévenir tout de suite ! J'ai l'impression très nette que cette conversation va être extrêmement désagréable.
JULIEN. — Pour qui ?
MARCEAU. — Pour moi, pardi ! Sans cela je ne prendrais pas tant de peine pour l'éviter !
JULIEN. — Et vous croyez qu'elle va m'être agréable, à moi ?
MARCEAU. — Alors ne l'ayons pas, ça nous arrangera tous les deux... A tout à l'heure.
JULIEN. — Oh ! mais pas du tout ! Désagréable ou pas, j'ai besoin de vous parler, moi ! Allez, mon vieux, asseyez-vous...

Pendant la fin de cette réplique le visage de Marceau s'est éclairé. C'est que derrière Julien il a vu arriver Odile. Julien se retourne, voit Odile et, au moment où elle entre, il sort par la porte-fenêtre de la terrasse.

SCÈNE II

ODILE, MARCEAU

ODILE. — Il est encore de mauvaise humeur ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?
MARCEAU. — Moi ? Rien... C'est peut-être pour ça, d'ailleurs...
ODILE. — Pour ça quoi ?
MARCEAU. — Pour ça qu'il est de mauvaise humeur. Quand tu es arrivée il voulait me parler.
ODILE. — Qu'est-ce qu'il voulait te dire ?
MARCEAU. — Oh ! ça. Je ne suis pas fakir, je n'en sais rien. Ou plutôt je m'en doute ! Ce n'est

d'ailleurs pas très difficile à deviner ! Toi..., moi..., nous... Tout, quoi ! Quand vous êtes arrivés tous les deux, j'ai cru que tu l'avais mis au courant...

ODILE. — J'ai hésité, puis je me suis dit qu'il se rendrait compte...

MARCEAU. — Oh ! pour ça, il s'est rendu compte. J'ai même l'impression qu'il s'est tellement rendu compte qu'il a été choqué tout de suite...

ODILE. — Je me demande bien pourquoi il aurait été choqué ?

MARCEAU. — Mettons qu'il a été surpris. Avoue quand même qu'il y a de quoi... Jamais je n'aurais imaginé que tu l'avais amené ici sans rien lui dire.

ODILE. — Oh ! mais... Dès le soir de notre arrivée il m'a demandé de lui expliquer...

MARCEAU. — Et tu lui as dit...

ODILE. — La vérité, évidemment...

MARCEAU. — Et depuis ça ne s'arrange pas ! Qu'est-ce que tu veux, ce n'est peut-être pas à moi de te dire ça, mais je trouve que tu as eu tort de l'amener à Bruneville si tu tiens à lui !

ODILE. — C'est justement parce que je tiens à lui que je l'ai amené... Quand... Quand il est devenu... enfin, il y a dix mois... Marceau, je l'aime, tu sais...

MARCEAU. — Je suppose, pour avoir sacrifié un Fabien Montlaur...

ODILE. — Ce n'est pas la même chose... J'ai été loyale avec Fabien... D'ailleurs il s'était rendu compte que j'aimais Julien avant que je m'en rende compte moi-même... Mais je ne veux pas te parler de tout cela, à toi, Marceau...

MARCEAU — Pourtant tu vas m'en parler quand même...

ODILE. — Oui, mais ça me gêne...

MARCEAU. — Moi aussi... Mais comme il n'y a qu'à moi que tu puisses dire tout ce que tu as sur le cœur... et que tu as besoin de le dire... eh bien !... tu vas me le dire, ma petite maman... Fais comme à Paris, essaie d'oublier que je suis ton fils...

ODILE. — Marceau...

MARCEAU. — Mais oui, essaie... pense que je ne suis pas seulement ton fils, je suis beaucoup plus ton homme de confiance..., celui à qui tu peux tout dire..., tout..., et aussi celui qui peut te comprendre...

ODILE. — Écoute, Marceau, tu as raison... Il n'y a qu'à toi que je puisse me confier... Et puis je connais Julien, il veut avoir une explication avec toi... il l'aura... Alors, que tu saches tout ce que je pense, pour que tu puisses le raisonner... lui faire admettre...

MARCEAU. — Tu vois..., service commandé..., jugulaire, jugulaire...

ODILE. — Tu ne peux pas m'écouter avec un peu de tendresse...

MARCEAU. — Mais si, maman, je t'aime bien, va, et je ne voudrais pas que tu aies de la peine... Mais je crains que tu aies fait fausse route...

ODILE. — Avec Julien ?

MARCEAU. — Avec Julien.

ODILE. — Que veux-tu ? c'est comme ça.

MARCEAU. — Oui, c'est comme ça, mais pourquoi l'as-tu amené ici ?

ODILE. — Je n'ai pas pu faire autrem Marceau... Il y a un an, en rentrant de r dernières vacances, quand j'ai commencé à répé *l'Injure* avec Julien, j'ai retrouvé un grand gar qui attendait Odile Berger sans croire encore q oserait jouer la comédie avec elle... Je te le ju Marceau, il ne m'a jamais fait la cour... m'admirait, il se contentait de m'admirer... M moi, je me suis vite rendu compte que c'était n vieux Fabien qui avait vu juste... Et Julien, a sa fraîcheur, sa jeunesse, sa loyauté, me regard avec des yeux émerveillés, des yeux qui disai tant de choses... Mais voilà, il n'y a pas d'exp cation pour le langage des yeux comme il y a pour le langage des fleurs... Alors on se trom quelquefois et on leur fait dire ce qu'on voudr qu'ils vous disent... Quand les yeux de Jul disaient : « J'admire follement Odile Berger moi j'y lisais... *(Elle soupire :)* Oh ! à quoi bo

MARCEAU. — Mais si, je te comprends, va...

ODILE. — ... Moi, j'y lisais : « Je vous ai follement, Odile. » Je faisais dire à ses silenc à sa réserve tout ce que j'espérais entendr voilà... ça a commencé comme ça... un jour force de m'admirer, Julien a cru qu'il m'aimait. moi..., je l'aimais déjà... Lui, il ne pouvait imaginer que cela pouvait arriver : la fem qui représentait pour lui quelque chose d'inacc sible, cette femme-là admettait pour lui qu'e n'était qu'une femme..., et cela franchement, sa compromission, sans cachotterie, puisque j'ai t dit à Fabien et que nous nous sommes quittés Ça a duré comme ça pendant des mois. Nous nous quittions pas... le soir nous continuions no vie sur la scène, nos rôles étaient la suite de no vie..., mais c'est dans la vie que nous jouions comédie sans nous en rendre compte... Et puis

MARCEAU. — Et puis... tu t'es rendu com petit à petit de... tout ce que tu me dis là...

ODILE. — Oui, il n'a pas changé..., et c'est j tement ça qui m'a fait comprendre... Il n'a changé... Moi non plus... Il continue à m'admir et moi à l'aimer... Et j'ai eu peur, Marceau, o j'ai eu peur de ne pas le retrouver à la rentrée je le laissais pendant mon mois de vacances. C' pour ça que je l'ai amené, tu comprends ?

MARCEAU. — Oui... Oui, je comprends... m tu t'es trompée, ma pauvre maman, et c m'étonne de toi...

ODILE. — Pendant des jours et des nuits je suis demandée ce que je devais faire... J'ai voul d'abord partir avec lui, toute seule, dans un co perdu, ou en voyage, enfin n'importe où...

MARCEAU. — Tu ne serais pas venue à Brun ville !

ODILE. — Pour le conserver, lui, j'aurais f n'importe quoi ! Mais quand je lui ai propo cette fugue à deux, il a refusé. Oh ! très gen ment, en me disant : « Odile, pour rien au mon je ne veux vous priver de votre mois à Brunev auquel vous tenez par-dessus tout... Alors pe dant d'autres jours et d'autres nuits je me s demandé si je devais l'emmener ici et l'avoir p de moi au risque de... de le choquer..., ou bien pas l'emmener ici... venir seule avec Pauline toi, comme les autres années... Et puis, j'ai

sur de cette séparation, je lui ai dit que nous
llions travailler la prochaine pièce ensemble...
quand il a dit « oui », je n'ai pas osé lui parler,
i dire... Et depuis que nous sommes arrivés, je
ens que j'ai eu tort et je suis malheureuse...

MARCEAU. — Maman...

ODILE. — Voilà, mon vieux Marceau ! Tu te
ends compte qu'il n'y avait qu'à toi que je pou-
ais dire tout ça... Alors, quand il te parlera...
e ne sais pas, moi... essaie de... de lui faire
omprendre...

MARCEAU. — Je te promets, maman, j'essaie-
ai... Mais puisque tu l'as amené ici, est-ce que
u ne crois pas que tu aurais dû continuer à vivre
omme à Paris ?

ODILE. — Evidemment, j'aurais dû... J'y ai
ensé, va !... Mais je n'ai pas voulu, et je n'ai
as pu... Tu comprends..., je ne suis pas une
surfemme, je ne peux pas constamment être sous
ression, en représentation. Tous les ans, pendant
nze mois, sans une minute de repos, sans laisser
omber le masque une seconde, je suis Odile
Berger, une Odile Berger que j'ai façonnée,
modelée, mise au point, la grande comédienne
Odile Berger. Si je n'avais pas été Odile Berger,
je n'aurais rien été; je n'aurais rien eu, ni Fabien,
ni mes succès, ni ma place à Paris..., rien, rien...
Mais c'est terrible de tenir un rôle comme ça pour
tout le monde, d'être l'esclave du personnage
qu'on s'est créé. Et après onze mois d'Odile
Berger, je n'en peux plus, j'éclate, j'ai besoin
d'être pendant un mois Antoinette Bergeron, qui
vit dans sa maison de Bruneville, loin du Tout-
Paris. Et cette année, comme les autres, je me
suis rendu compte que j'en avais besoin, qu'il me
fallait retomber dans une petite vie bourgeoise,
éplucher les comptes de la cuisinière, m'occuper
des menus, parler comme j'en ai envie et dire
m... quand ça me plaît.

MARCEAU. — Ah ! comme je te comprends !

ODILE. — Je sais, Marceau... Je sais que ce
n'est pas drôle pour toi non plus, ce rôle de
secrétaire.

MARCEAU. — Oh ! ce n'est pas ce que je veux
dire !

ODILE. — Mais si, mais si... Ça ne t'amuse pas
plus d'être le secrétaire d'Odile Berger que
moi d'être Odile Berger.

MARCEAU. — En tout cas, grâce à ça j'ai une
position sociale.

ODILE. — Si tu veux, mais si je t'avais dit :
Marceau, cette année, « pas de mois de vacances,
ce sera à Bruneville comme à Paris, en représen-
tation », tu en aurais fait une tête ! Et Pauline !

MARCEAU. — Tout d'abord, très franchement,
ma chère maman, je ne crois pas que notre état
d'esprit à Pauline et à moi ait pesé sur ta déci-
sion.

ODILE. — Pourquoi dis-tu ça, Marceau ?

MARCEAU. — Parce que je le pense et que
endant le mois de vacances on dit tout ce qu'on
ense : liberté, libertas ! De plus, si tu m'avais
lit ça, je serais allé passer mes vacances ailleurs.

ODILE. — Tu m'aurais laissée !

MARCEAU. — Oh ! pas toute seule !

ODILE. — Ne sois pas méchant !... Bref, tu sais maintenant une des raisons pour lesquelles je n'ai rien voulu changer à mes habitudes cette année, malgré Julien...

MARCEAU. — Une des raisons ? Il y en a une autre ?

ODILE. — Oui, la plus simple, la plus naturelle. Il y a dix ans, quand j'ai accepté de faire ma vie avec Fabien, je me suis volontairement imposé une vie heureuse, certes, mais terriblement sérieuse, j'avais vingt-neuf ans... Fabien a été toujours pour moi un ami, un ami très sûr, mais la première année qu'il m'a demandé de m'accompagner à Bruneville j'ai refusé, tu penses...

MARCEAU. — Il n'a pas insisté ?

ODILE. — Non, il n'a pas insisté. Il l'avait d'ailleurs demandé pour la forme, parce que cela lui semblait correct, mais il a très bien admis mon désir de solitude un mois par an..., il n'en a plus jamais parlé... Mais pour moi, Julien, c'est quelque chose de tellement différent. J'ai trouvé gentil de cesser pour lui tout seul de jouer la comédie d'Odile Berger..., qu'il m'aime douze mois par an : les onze mois d'Odile Berger et le mois d'Antoinette Bergeron... Et j'avais cru que ce serait celui-là le meilleur...

Sur cette dernière phrase Pauline est entrée sans frapper.

SCÈNE III

ODILE, MARCEAU, PAULINE

PAULINE. — Tu parles du déjeuner, Odile ?

ODILE. — Non... Pourquoi ?

PAULINE. — Ah ! je croyais !

Elle s'assied.

ODILE. — Tu as quelque chose à me dire ?

PAULINE. — A te dire, non, j'ai quelque chose à te demander.

ODILE. — Eh bien, demande.

PAULINE. — Qu'est-ce qu'on fait pour Denise ?

MARCEAU. — Denise ! Qu'est-ce que Denise vient faire là dedans ?

ODILE. — C'est vrai, tu ne sais pas... J'étais venue pour te dire..., et la conversation a tourné...

MARCEAU. — ... Alors, Denise ?

ODILE. — ... Tiens, on a reçu ça tout à l'heure...

Elle lui remet un télégramme.

MARCEAU, *lisant.* — « Arrive passer mois de vacances en famille, stop. Hurrah ! stop. Embrassez-vous tous pour moi, Denise... » Il faut lui câbler immédiatement qu'elle ne vienne pas.

ODILE. — Tu penses ! Le télégramme est de Londres... Elle a déjà quitté Norwich... Où veux-tu que je la joigne à Londres ? Et puis, zut ! ça me fait trop plaisir de la voir !

MARCEAU. — Et tu crois que ça va arranger les choses ? Est-ce que... est-ce que Julien connaît l'existence de Denise ?

ODILE. — Non... Je compte sur toi pour lui dire, mon vieux Marceau..., en même temps tu lui parleras de... enfin de tout ce que nous avons dit.

MARCEAU. — Eh ben !

PAULINE. — Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

ODILE. — Je ne sais plus, moi, je ne sais plus !

MARCEAU. — D'abord, quand arrive-t-elle ? *(Il regarde le télégramme.)* Le télégramme est de ce matin... Admettons qu'elle ait quitté Londres ce matin, elle arrivera à Boulogne ou à Calais dans la soirée.

PAULINE. — Et si elle a pris l'avion ?

ODILE. — Oh ! Danise aime tellement le bateau que ça m'étonnerait qu'elle ait pris l'avion...

MARCEAU. — Bref, on peut compter qu'elle arrivera demain ou ce soir au plus tôt... J'ai la journée devant moi !

PAULINE. — Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

ODILE, *impatientée.* — Qu'est-ce qu'on fait ! Qu'est-ce qu'on fait ? Tu n'as qu'à faire préparer la chambre de Denise...

PAULINE. — Mais vis-à-vis de... Machin ?

ODILE. — Qui, Machin ?

PAULINE. — Eh bien... Julien.

ODILE. — Fais préparer la chambre de Denise et ne t'occupe pas du reste. J'arrangerai ça avec Marceau et Julien...

PAULINE. — Faudra quand même me mettre au courant, que je sache où je pose mes pieds...

ODILE. — Pour l'instant pose tes pieds dans la chambre de Denise.

PAULINE. — Bon, j'y vais. C'est toujours moi qu'on prévient la dernière, dans cette maison...

Pauline sort.

SCÈNE IV

ODILE, MARCEAU

MARCEAU. — Elle a quand même raison, tu sais... Dans quel sens est-ce que tu veux que je parle de Denise à Julien ?

ODILE. — Comment, dans quel sens ? Mais tu n'as qu'à lui dire la vérité, c'est tout.

MARCEAU. — Ce n'est pas ce que je voulais dire... Est-ce que tu n'envisages pas, devant Denise, de... de... modifier tes rapports avec Julien...

ODILE. — Ah ! mais non ! J'ai amené Julien ici pour l'avoir près de moi, pas pour vivre à côté de lui en étrangère...

MARCEAU. — Réfléchis bien, maman...

ODILE. — C'est tout réfléchi...

MARCEAU. — Je te demande pardon d'insister... Denise connaît Fabien depuis qu'elle est petite fille... Elle l'aime beaucoup... Elle ne sait pas que vous avez rompu... Elle ignore l'existence de Julien dans ta vie... Est-ce que tu ne crois pas que cela va la surprendre et même lui faire de la peine ?

ODILE. — Pourquoi ? Denise n'est plus une gosse, et elle finira toujours par apprendre..., non, non, je ne veux rien changer.

MARCEAU. — Comme tu voudras !...

ODILE. — Arrange tout, Marceau, je te fais confiance.

MARCEAU. — Et si je ne réussis pas tu m'en voudras.

ODILE. — Tu réussiras...

MARCEAU. — Ce n'est pas facile, tu sais.

ODILE. — Si c'était facile, j'aurais parlé moi-même à Julien... Mais moi, je suis trop désorientée... Je l'aime, alors je parlerais mal et je gâcherais tout... Toi...

MARCEAU. — Moi, je ne l'aime pas, évidemment, mais je le trouve très sympathique.

ODILE. — Merci, Marceau.

MARCEAU. — Oh ! je n'ai pas dit ça pour te faire plaisir...

ODILE. — Ça me fait plaisir quand même. *(On frappe.)* Entrez.

SCÈNE V

ODILE, MARCEAU, PAULINE

PAULINE. — Je frappe, parce que j'ai l'impression que vous vous dites des secrets !

ODILE. — Mais non, Pauline, qu'est-ce qu'il y a ?

PAULINE. — Je voudrais savoir si Denise arrive pour le déjeuner ou pour le dîner.

ODILE. — Je n'en sais rien, et je me demande qu'est-ce que ça peut te faire.

PAULINE. — C'est à cause du soufflé.

ODILE. — Quel soufflé ?

PAULINE. — Le soufflé que l'on fait chaque fois que Denise arrive, la surprise, quoi !

ODILE. — Je t'ai déjà dit de ne pas prendre d'initiative... Je te préviendrai s'il y a un changement à apporter aux menus que j'ai arrêtés pour la semaine.

PAULINE. — Oui, mais il faudrait pas me prévenir au dernier moment, parce que sans ça, ça fait du gâchis, et l'on dira encore que je dépense trop.

ODILE. — Qui ça « on » ?

PAULINE. — Ben, toi, naturellement.

ODILE. — Si je te dis que tu dépenses trop, c'est que tu dépenses trop, j'ai horreur du gaspillage, et plus ça va, plus tu gaspilles.

PAULINE. — C'est tous les ans la même comédie quand on est à Bruneville.

Julien apparaît sur la terrasse, Odile ne le voit pas.

ODILE. — Enfin, j'ai encore regardé le livre de comptes hier soir, c'est effrayant, tu sais, ce qu'il y a eu de beurre dans la semaine !

PAULINE. — C'qu'y fallait, probablement.

ODILE. — Et même plus.

PAULINE. — Clémence le met dans les plats, elle ne le met pas dans sa poche.

ODILE. — En tout cas, que ce soit Clémence ou toi, vous m'appellerez en rentrant du marché. Je veux me rendre compte de plus près.

PAULINE. — Si tu crois que je fais danser l'anse du panier, tu n'as qu'à le dire.

ODILE. — Je ne crois rien du tout, je constate. Et, puisque nous y sommes, tu diras à Émile que je ne vois pas du tout la nécessité d'acheter pour des milliers de franc de boutures de je ne sais quoi...

'AULINE. — C'est pour les fleurs, comme tous ans...

)DILE. — Je veux qu'on m'en parle avant, c'est ıpris ? D'ailleurs je vais aller le voir tout de te.

Odile sort.

'AULINE, *à Marceau.* — Alors, Marceau, pour soufflé, qu'est-ce que je fais ?

ARCEAU. — Tu as entendu les ordres ?... tu ends...

'AULINE, *elle hausse les épaules.* — Dire que st comme ça tous les ans.

Pauline sort.

SCÈNE VI

ARCEAU, *puis* JULIEN, *qui entre lentement, la cigarette aux lèvres.*

JULIEN. — La voie est libre ?

MARCEAU. — Oui, mais gare aux tamponne- nts !

JULIEN. — Ah ! ça ! J'y suis bien décidé... t est tous les deux, on va bavarder en amis...

MARCEAU. — Ça me paraît indispensable, à moi ssi, maintenant.

JULIEN. — Vous voyez ! C'est que, moi, j'ai s choses graves à vous dire, Marceau, graves délicates !

MARCEAU. — Vous n'allez pas encore m'an- ncer une catastrophe !

JULIEN. — Pourquoi encore ?

MARCEAU. — Oh ! pour rien, alors, allez-y, mon eux, je vous écoute avec l'oreille de l'amitié...

JULIEN. — Eh bien, voilà... j'ai décidé de rtir...

MARCEAU. — Partir ? Où ça ?

JULIEN. — Je ne sais pas, à Paris d'abord, rès, je verrai !

MARCEAU. — Vous êtes complètement fou, mon eux !

JULIEN. — Non, je suis au contraire très sage partant.

MARCEAU. — Et c'est ça que vous voulez me re depuis trois jours ?

JULIEN. — Non, ça, je viens de le décider à ıstant !

MARCEAU. — Ah ! C'est un supplément ?

JULIEN. — Pas un supplément, une conclusion.

MARCEAU. — Parce que ce que vous vouliez me re, ça a quand même rapport avec votre projet départ ?

JULIEN. — D'abord ce n'est pas un projet, c'est e décision bien arrêtée. Ensuite, j'ai l'impres- n que si nous avions eu plus tôt cette conver- tion, à laquelle vous vous dérobez depuis trois urs, j'aurais déjà pris cette décision.

MARCEAU. — Eh bien, moi, je ne crois pas.

JULIEN. — Et pourquoi ça ?

MARCEAU. — Parce que je vous aurais dit à moment-là ce que je vous dis maintenant : vous pouvez pas ficher le camp comme ça, tout d'un up, à cause d'Odile.

JULIEN. — Justement, à cause d'Odile, je crois, moi, que je ne peux ficher le camp que comme ça, tout d'un coup ! Et puis vous ne m'auriez rien dit du tout, parce que, avant maintenant, je n'avais pas encore décidé de partir. Je me demandais ce que je devais faire, j'étais désorienté, abruti, je voulais vous demander conseil !

MARCEAU. — A moi ?

JULIEN. — Oui, à vous, Marceau. A qui voulez-vous que je parle ici, sinon à vous ?

MARCEAU. — Je vais finir par croire qu'il n'y a que moi qui ai de la conversation dans la maison... Et vous voulez me demander conseil sur quoi ?

JULIEN. — Écoutez, mon vieux, vous ne serez pas surpris si je vous dis que j'ai été quelque peu étonné en arrivant ici par le changement d'atmosphère entre la vie de Paris et celle de Bruneville.

MARCEAU. — Dame ! La ville et la campagne...

JULIEN. — Ne faites pas l'idiot, Marceau. Ça vous paraît peut-être rigolo, pour moi ça a été tragique !

MARCEAU. — Que vous ayez été épaté, j'admets, mais « tragique », n'exagérez pas !

JULIEN. — Eh bien, pourtant, c'est comme ça !

MARCEAU. — Ce n'est pas tragique qu'Odile, son secrétaire et son habilleuse se mettent à se tutoyer une fois ici.

JULIEN. — Oh ! Ce n'est pas ça seulement ! Mais déjà ça, quand on ne s'y attend pas, avouez qu'il y a de quoi vous défriser un peu...

MARCEAU. — D'accord ! Odile a eu tort de ne pas vous prévenir. A Paris, pour tout le monde, je suis le secrétaire, et Pauline, l'habilleuse. Ici, pendant le mois de vacances, je redeviens le fils et Pauline la sœur !... C'est tout simple, allez ! ce n'est qu'une affaire d'habitude !

JULIEN. — Enfin, Marceau, depuis que je suis ici je découvre tout un tas de choses que je ne soupçonnais pas à Paris, et pourtant je viens de vivre tout un an près d'Odile !... Pour moi Odile, c'était Odile Berger, un point c'est tout, et ça se suffisait à soi-même. Quand je voyais jouer Odile Berger, quand je voyais son nom dans les journaux et même plus tard quand je l'ai approchée, quand je l'ai aimée, je vous demande pardon de vous dire ça...

MARCEAU. — Oh ! Vous savez...

JULIEN. — Quoi ?

MARCEAU. — Rien, continuez...

JULIEN. — Eh bien, Odile Berger, c'était pour moi un être à part, une femme extraordinaire, pas comme les autres... Je n'ai jamais pensé qu'elle pouvait avoir une famille comme tout le monde, et tout d'un coup, là, je découvre qu'elle a une sœur habilleuse...

MARCEAU. — ... Et un fils secrétaire !...

JULIEN. — Et je découvre surtout que tout cela est caché, secret, qu'Odile Berger a une vie que je ne lui connaissais pas. Enfin, comment tout cela peut-il exister ?

MARCEAU. — Oh ! ce n'est pas compliqué, allez !... Pour Pauline, c'est la sœur aînée de maman... C'est elle qui a élevé maman. Elle ne l'a jamais quittée, et quand Odile a commencé au

théâtre, elle l'a suivie et elle a continué à s'occuper d'elle... C'est Pauline qui a eu l'idée de devenir son habilleuse.

JULIEN. — Mais c'est Odile qui a eu l'idée de ne pas dire qu'elle était sa sœur.

MARCEAU. — Oui. Maman a toujours eu l'ambition d'arriver, et elle pensait qu'on n'arrive pas avec une sœur habilleuse.

JULIEN. — Mais vous, Marceau ?

MARCEAU. — Oh ! moi, c'est venu plus tard !

JULIEN. — Je m'en doute.

MARCEAU. — Savez-vous comment je m'appelle ?

JULIEN. — Eh bien, Marceau ?...

MARCEAU. — Je m'appelle Marceau, Kléber, Napoléon Manitarez y Chiquera...

JULIEN. — Quoi ?

MARCEAU. — Mon père s'appelait Manitarez y Chiquera, parce qu'il était Péruvien, et il m'a appelé Marceau, Kléber, Napoléon, parce qu'il était général.

JULIEN. — Il est mort ?

MARCEAU. — Oui, subitement... D'un coup de revolver, un jour qu'il était président de la République, du Pérou, naturellement.

JULIEN. — Vous parlez de cela avec une légèreté !

MARCEAU. — Je dois vous dire que je n'ai jamais vu le général Manitarez y Chiquera. Quand il a connu Odile, elle débutait... lui était attaché militaire à la légation à Paris. Quand je suis né, il s'est très bien conduit. Il m'a donné son nom, mes prénoms, un capital, et il est reparti pour le Pérou, où on l'attendait d'urgence pour un coup d'Etat qui ne pouvait souffrir aucun retard ! Comme je vous le disais, le coup d'Etat a réussi, mon père est devenu président, mais il en est mort, le pauvre !

JULIEN. — Mais pourquoi avez-vous accepté ce poste de secrétaire d'Odile puisque votre père vous a laissé un capital ?

MARCEAU. — Parce qu'il ne m'a laissé que 50.000 dollars.

JULIEN. — Eh bien, ce n'est pas mal, dites donc !

MARCEAU. — Mais je vous ai dit que maman était très jeune quand je suis né, et très honnête. Pour assurer mon avenir elle a transformé mon capital en rente viagère pour moi. A l'époque le dollar valait 25 francs, ce qui fait que mes 50.000 dollars m'assurent actuellement quelque chose comme 3.000 francs par mois, ce qui est quand même un peu insuffisant pour vivre !

JULIEN. — Mais ça ne vous gêne pas ce... cet emploi que vous tenez auprès d'Odile, qui vous oblige à être au courant de... de toute sa vie..., enfin, quoi, c'est votre mère !

MARCEAU. — Oh ! Vous savez, Odile n'a jamais eu à rougir de rien. A part Fabien Montlaur, il n'y a pas eu d'homme dans sa vie depuis dix ans ! Il y a des femmes très bien qui ne restent pas dix ans mariées ! Mais quand même, dans les débuts, ça m'a gêné, et puis je m'y suis fait, d'autant plus, entre nous, que je ne suis pas bon à grand'chose ! Il n'y a qu'un truc qui m'aurait amusé, c'est de faire une petite révolution comme papa. Mais je me suis rendu compte que ce n'était pas facile... Et quand Odile m'a proposé de servir de secrétaire, j'ai accepté. Jamais n'aurais pareille situation avec une autre p sonne... Et puis, ça me plaît de veiller sur e je m'arrange pour lui éviter les embêtemer enfin quoi, je fais ce que je peux pour la rem cier d'avoir fait de moi un type pas trop moc

JULIEN. — Mais pourquoi ce secret ? cette double ? cette espèce de mensonge perpétuel

MARCEAU, *haussant les épaules.* — Nécess d'être Odile Berger mille pour cent, avec tout que ça comporte de décorum, de façade ; ten je vais vous dire quelque chose, Julien ! Mam ne compte plus ses triomphes au théâtre, eh bi sa plus belle réussite, c'est Odile Berger. Là a créé un personnage ! Et il tient depuis années... Mais quel boulot, quel rôle !

JULIEN, *éclatant.* — Justement, Marceau, c un rôle ! Et c'est ce qui est terrible pour moi, c pour ça que je dois f... le camp.

MARCEAU. — Eh bien ! qu'est-ce qui v prend ? On parle tranquillement, on s'explique amis, et tout d'un coup vous éclatez.

JULIEN. — Vous ne comprenez donc rien ; v ne sentez donc rien ? Vous n'avez donc ni co ni sensibilité ?

MARCEAU. — Je vous demande pardon, j'ai t ça, mais ça réagit pour mon compte, pas pour vôtre... Tout ce que je sais, c'est que je suis et certain que vous êtes en train de vous faire idées... Tout ça n'est pas si grave.

JULIEN. — Oh ! si, Marceau, c'est grav Essayez de me comprendre... Quand je s arrivé à Paris, il y a un an, avec dans ma po une lettre de recommandation pour Odile Berg vous ne pouvez pas savoir ce que ça représen pour moi Odile Berger

MARCEAU. — Oh ! si ! Je m'en doute !

JULIEN. — Non ! Je n'étais pas de ces jeu gens qui découpent la photo d'Odile dans les jo naux pour la mettre dans leur chambre... n'étais pas amoureux d'elle, vous compren Marceau, ça me paraissait impossible, im-p si-ble... Je ne pensais même pas qu'on puisse amoureux d'Odile Berger, pas plus que je ne p sais qu'elle puisse avoir une famille... Pour Odile Berger, c'était le théâtre, tout le théâtre, une comédienne, pas une actrice, même la p grande, c'était beaucoup plus... Elle était to seule, sur une place à part... Il me semblait qu ne pouvait même pas lui parler. Ça doit v paraître idiot ce que je vous dis là, surtout ma tenant qu'Odile et moi...

MARCEAU. — Mais non, ça ne me paraît idiot... Mais je suppose que maintenant Odile devenue pour vous une femme comme les autre

JULIEN. — Eh bien, justement, pas du tout vous l'ai dit, je l'admirais trop pour pense l'aimer. Et puis, un soir, sans même que je m rende compte, je tenais Odile dans mes bra Pendant des mois j'ai été plus heureux qu ne peut l'imaginer, mais malgré notre intim Odile était toujours pour moi la magnifique co dienne, la grande Odile Berger... Je ne cherch pas à analyser mes sentiments, mais tout ce je sais, c'est que je continuais à l'admirer aut

t peut-être plus qu'avant de la connaître. eulement, petit à petit, je me suis rendu compte ue je n'aimais pas Odile...

MARCEAU. — Aïe !

JULIEN. — Oui, Marceau, c'est comme ça ! Et omme je ne suis pas un salaud, j'ai voulu le lui ire... Et puis, je n'ai pas osé, j'ai eu peur de lui aire de la peine... Alors j'ai voulu attendre son nois de vacances qui nous séparerait pour lui aire comprendre que je ne peux pas rester avec lle sans l'aimer... Je ne suis pas un gigolo et je especte trop Odile pour la tromper... Mais, ontrairement à toutes ses habitudes, elle a tenu ce que je vienne avec elle à Bruneville... Je suis enu... Je pensais lui dire la vérité doucement... t puis, patatras, tout est par terre...

MARCEAU. — Pourquoi tout est par terre ? Parce que je suis le fils d'Odile et que Pauline est sa sœur ?

JULIEN. — Mais non, mon pauvre Marceau, parce que j'ai découvert ici une Odile qui n'est pas la mienne, parce qu'à Bruneville, plus exactement, il n'y a plus d'Odile Berger, mais une Antoinette Bergeron qui est aussi tatillon, petite bourgeoise qu'Odile est distinguée et artiste jusqu'au bout des ongles. Quand je l'entends discuter avec la cuisinière, c'est terrible pour moi ! Déjà je savais, je n'aimais pas Odile, mais je ne veux pas qu'Antoinette Bergeron vienne démolir mon admiration pour elle, et si je reste, c'est ce qui va arriver.

MARCEAU. — Je vous comprends, Julien, mais ça peut s'arranger... je parlerai à Odile.

JULIEN. — Oh ! non. Pas ça, surtout ! J'ai déjà l'impression qu'Odile Berger ça n'existe pas, du moins comme je la croyais, comme je l'espérais. Pour moi, c'était une grande dame, et ce n'est qu'un grand rôle. Alors il faut que j'oublie vite es quelques jours que j'ai passés à Bruneville pour essayer de retrouver à la rentrée l'Odile Berger que j'admire.

MARCEAU. — Vous ne pouvez pas partir, Julien, Odile serait trop malheureuse.

JULIEN. — Je ne l'aime pas... laissez-moi au moins pouvoir continuer à l'admirer.

MARCEAU. — Mais elle, elle vous aime profondément... Elle est prête, pour vous garder, à tous es sacrifices...

JULIEN. — Oui, je sais, elle a sacrifié Montlaur.

MARCEAU. — Elle est prête à beaucoup plus encore !

JULIEN. — Je ne vois pas ce qu'elle pourrait sacrifier pour moi.

MARCEAU. — Ce qu'elle a de plus précieux, sa fille.

JULIEN. — Sa fille !

MARCEAU. — Rassurez-vous, la famille s'arrête là... Oui, Odile a une fille, Denise, qui est ma demi-sœur... Elle l'a fait élever merveilleusement, loin du théâtre. Depuis quatre ans elle vit en Angleterre, dans une université... Odile est très fière de Denise, et si elle a adopté sa ligne de conduite, ce que vous appelez son rôle d'Odile Berger, c'est beaucoup pour elle, pour qu'elle soit aussi fière de sa mère.

JULIEN. — Quel âge a... votre sœur ?

MARCEAU. — Elle va avoir dix-neuf ans.

JULIEN. — Alors elle doit quand même savoir... pas mal de choses.

MARCEAU. — Elle n'a connu auprès de sa mère que Montlaur, parce que Montlaur, qui ignore ce que Pauline et moi sommes pour Odile, connaît Denise... Tous les amis d'Odile connaissent Denise... C'est comme ça... Bref, Denise voyait constamment Montlaur. Il a toujours été très gentil avec elle. Elle l'appelle oncle Fabien... Elle l'aime presque comme si elle était sa fille !

JULIEN. — Tout cela est très gentil, très touchant... Mais qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ?

MARCEAU. — Nous avons reçu un câble de Denise. Elle arrive.

JULIEN. — Où ça ? Ici ?

MARCEAU. — Oui, ici !... J'en ai parlé à Odile tout à l'heure pour lui demander ce qu'elle comptait lui dire...

JULIEN. — Ce qu'elle comptait lui dire à quel propos ?

MARCEAU. — Ben, à propos de..., de vous..., de vous et elle... Parce que Denise ignore votre existence dans la vie de maman. Elle en est restée à Montlaur... Vous pensez, elle n'est pas venue depuis un an. Alors j'avais pensé qu'il devait quand même y avoir des arrangements à prendre, et j'en ai dit deux mots à Odile...

JULIEN. — Et qu'est-ce qu'elle vous a répondu ?

MARCEAU. — Elle m'a dit : « Il n'y a qu'à laisser aller les choses ! Denise est assez grande pour comprendre... » Bref elle est absolument décidée à ne pas vous sacrifier, même pour quelques jours !

JULIEN. — Mais c'est inouï, c'est invraisemblable !

MARCEAU. — Alors, mon vieux Julien, quand j'ai entendu ça, surtout après ce qu'elle a fait depuis quinze ans pour que Denise ait d'elle l'image qu'elle en a, j'ai compris combien elle vous aimait... C'est pour ça que je vous ai dit : « Vous ne pouvez pas partir. »

JULIEN. — Au contraire : il faut que je parte, et tout de suite encore ! Il n'y a pas d'autre solution ! Non mais, vous vous rendez compte, votre sœur arrivant ici et me trouvant installé : elle saura vite que je suis l'amant de votre mère... Et pour elle qu'est-ce que je représente, hein ? Dites-moi un peu ce que je peux représenter ? Un gigolo, un vulgaire gigolo qui couche avec Odile Berger pour un rôle ! Allons, voyons, dites-le... Est-ce qu'elle pourra penser autre chose ?

MARCEAU. — Ben...

JULIEN. — Vous voyez ! Eh bien, même si je me f... éperdument de l'opinion qu'on peut avoir de moi — et je n'en suis pas là — je ne veux absolument pas qu'Odile fiche par terre tout ce qu'elle a fait pour sa fille. Je voulais déjà partir tout à l'heure, mais maintenant vous m'avez complètement décidé.

MARCEAU. — Eh bien, quand je me mêle d'arranger les choses, on peut dire que je réussis !...

JULIEN, *criant.* — Quoi ? Vous vous êtes mêlé d'arranger quoi ? Odile vous a chargé de quelque chose ?

Sur cette dernière réplique Pauline est entrée.

SCÈNE VII

MARCEAU, JULIEN, PAULINE

MARCEAU, *souriant.* — C'est moi que tu cherches, Pauline ?

PAULINE. — Oui, je voulais te dire quelque chose, mais ça ne fait rien, je reviendrai.

MARCEAU. — Oh ! tu sais, si c'est pour Julien, tu peux y aller ! Je crois que nous nous sommes tout dit : il peut tout entendre maintenant.

PAULINE. — C'est à propos de Denise.

MARCEAU. — Qu'est-ce qu'il y a, à propos de Denise ?

PAULINE. — Voilà... Je viens de voir Odile dans le jardin.

JULIEN. — Elle est dans le jardin ? J'y vais.

PAULINE. — Ce n'est pas le moment, elle est en train d'engueuler le jardinier. Mais en passant elle a eu le temps de me dire qu'il n'y a rien de changé pour Denise... Qu'elle lui expliquerait tout... Alors voilà, je suis venue te le dire.

MARCEAU. — Merci, mais j'étais au courant.

PAULINE. — Ah ! bon... Eh bien... au revoir... *(Fausse sortie.)* Va y avoir du sport !...

JULIEN. — Pauline !

PAULINE. — Qu'est-ce qu'il y a ?

JULIEN. — Pauline, il n'y aura pas de sport, comme vous dites, parce que Odile n'aura rien à expliquer à Denise... Je m'en vais...

PAULINE. — Ah ! bon, comme ça, ça arrange tout !

JULIEN. — Je vois que ça ne vous frappe pas beaucoup.

PAULINE. — Ça m'ennuie pour Odile d'un côté ! Mais je ne peux pas dire que ça m'épate... Vous pensez, hier soir je me suis fait le grand jeu... Ça m'a annoncé une nouvelle dans la maison par le facteur : ça, c'est le télégramme de Denise. Et puis le voyage d'un jeune homme blond : ça c'est vous qui partez !

JULIEN. — Vous voyez, Marceau, les cartes l'ont dit !

MARCEAU. — Elles n'ont pas dit aussi comment ça finit ?

PAULINE. — Sept de carreau renversé : discussion avec le jeune homme blond.

MARCEAU. — C'est tout comme bonnes nouvelles ?

PAULINE. — Tu me demandes, moi je te dis...

MARCEAU. — Tu es vraiment devenue trop calée... Ça va, ça suffit pour l'instant !

PAULINE. — Bon, bon, au revoir... Je vais me refaire le grand jeu, et si ça vous intéresse, je vous dirai la suite...

JULIEN. — Ce n'est pas la peine, la suite je la connais..., je vais voir Odile...

Il va regarder par la porte-fenêtre.

PAULINE. — Pas la peine de vous déranger, elle doit avoir fini d'engueuler le jardinier, elle vient...

Pauline sort.

SCÈNE VIII

MARCEAU, JULIEN

MARCEAU. — Mon vieux Julien, je vais vous laisser...

JULIEN. — Oh ! vous pouvez rester... Maintenant... Il vaut peut-être même mieux que vous soyez là...

MARCEAU. — Sans façon, non..., comprenez je veux bien encore qu'Odile me fasse ses confidences sur vous..., que vous me fassiez vos confidences sur elle, mais me trouver là entre vous deux pendant que vous arrangerez votre rupture alors... je serais un peu gêné, parce que Odile quand même, c'est maman...

JULIEN. — Vous avez raison, Marceau... Je vous demande pardon.

MARCEAU. — Il n'y a pas de quoi, allez !... *(Au moment de sortir :)* Essayez de ne pas trop lui faire de peine.

Marceau sort.

SCÈNE IX

JULIEN, *puis* ODILE.

Odile entre par la porte-fenêtre de la terrasse.

ODILE. — Marceau ! Ah ! c'est vous, Julien ?...

JULIEN. — Oui... Marceau vient de sortir... Il a préféré nous laisser seuls un instant, Odile... J'ai besoin de vous parler.

ODILE, *soudain inquiète.* — C'est si grave que cela ?

JULIEN. — Grave, non, mais sérieux.

ODILE. — Vous allez me faire de la peine, Julien ?

JULIEN. — Je ferai tout pour ne pas vous faire la plus petite peine, Odile... Mais Marceau vient de m'apprendre des choses...

ODILE. — Ah ! Il vous a parlé...

JULIEN. — Oui... Il m'a dit que votre fille arrivait aujourd'hui. Je l'ai questionné, vous comprenez, je voulais savoir, voir clair... Et il m'a expliqué ce qu'était Denise pour vous. Il m'a dit aussi ce que vous représentiez pour elle. Alors, Odile, j'ai pensé que vous aviez été trop chic avec moi, trop épatante pour que je réponde à cela par quelque chose de moche... Et ce serait très moche de ma part si le seul fait de ma présence ici faisait écrouler tout ce que vous avez si merveilleusement construit pour votre fille...

ODILE. — Julien..., vous..., vous voulez partir ?

JULIEN. — Oui, Odile, et vous savez bien que j'ai raison.

ODILE. — Raison ! Non, Julien. Je crois vraiment qu'on n'a jamais raison de se sacrifier lorsque c'est inutile. Denise comprendra très bien.

JULIEN. — Non, Odile, chère Odile, ne m'obligez pas à vous dire ce que vous ressentez aussi bien que moi... la maman de Denise, de votre Denise n'est pas la maîtresse d'un gigolo de théâtre.

ODILE. — Julien !

JULIEN. — Mais voyons, c'est ce qu'elle croira

ODILE. — Je lui expliquerai.

JULIEN. — Vous savez bien qu'aucune explica-n ne lui rendra le beau rêve que nous lui aurons isé, que je lui aurai brisé. Non, Odile..., Denise doit pas me trouver ici.

ODILE. — Julien... Tu crois que je te laisserai rtir, que je ne défendrai pas mon bonheur, notre nheur ?

JULIEN. — Voyons, ma petite Odile !... Je ne ux pas vous faire de peine... Je ne pars pas finitivement. Nous nous retrouverons à Paris.

ODILE. — Non, Julien, si tu partais maintenant, ne serait pas pour partir, mais pour me uitter... Et ça c'est impossible, je t'ai tout donné, ut sacrifié, je t'ai senti près de moi si tendre, heureux, comme un grand gosse que tu es... qui ne comprend pas toujours bien ce qu'il ait... Ah ! non, Julien, tu ne partiras pas... tu e peux pas partir...

JULIEN. — J'ai plus de peine que toi, Odile... ais un jour tu m'en voudrais d'être resté. Parce ue, Odile, dans un an, dans dix ans, Denise sera ujours ta fille et moi...

ODILE. — Toi, tu seras toujours Julien.

JULIEN. — ... que tu retrouveras à Paris dans uinze jours.

ODILE. — Je retrouverai mon partenaire, pas on amant.

JULIEN, *doucement.* — Tu retrouveras le Julien ue je suis et qui, au fond du cœur, cherche ne pas te faire de mal, Odile.

ODILE, *s'efforçant à faire bonne contenance.* — .. C'est que tu serais capable de m'en faire, tu ais. Mais je ne veux pas que nous nous fassions u mal l'un l'autre... Nous ne le pouvons pas... Depuis un an, tout a été si merveilleux.

JULIEN. — Si incroyable.

ODILE. — Tu vois... Mais rien n'est changé..., ien..., tu verras, Julien, que tout va être encore lus merveilleux, plus incroyable, comme tu dis...

JULIEN. — Voyons, Odile, soit raisonnable.

ODILE. — Sois raisonnable !... Tu me emandes d'être raisonnable ! Est-ce que je te emande d'être raisonnable, moi ! On ne demande amais une chose pareille quand on aime !... Tu 'as pas dit ce mot-là, je n'ai pas dit ce mot-là il a un an. Je ne veux pas être raisonnable !... Je e veux, toi, je veux te garder.

JULIEN. — Et moi je veux te retrouver..., ne is rien...

ODILE. — Julien !

JULIEN, *très doucement.* — Non..., rien... Je ais rentrer à Paris...

ODILE. — Non.

JULIEN. — En arrivant je te téléphonerai... Je e dirai... « Ma petite Odile »...

ODILE. — Non, je ne veux pas.

JULIEN. — Ma petite Odile, ta fille est là... Il e faut pas qu'elle sache qu'un nommé Julien Duroy est venu ici pendant ton mois de vacances t... crois-moi..., ce sera très bien... pour plus ard... Tu n'auras qu'à expliquer à Marceau et Pauline.

ODILE. — Non... Non, ne pars pas, Julien, pas ncore !

JULIEN, *qui a pris Odile dans ses bras.* — Au revoir, mon petit..., dis-moi au revoir... Mais oui..., au revoir seulement... Tu vas voir comme tu seras heureuse de recevoir Denise sans arrière-pensée, comme les autres fois, embrasse-moi, Odile, et dis-moi : « Au revoir, Julien, à bientôt. »

ODILE. — Je te garde, Julien, je nous défendrai contre toi...

JULIEN. — Ma chérie... A bientôt.

ODILE. — Mon chéri...

A ce moment on entend un coup de klaxon et le bruit d'une voiture qui roule dans le parc.

SCÈNE X

ODILE, JULIEN, MARCEAU, *puis* PAULINE.

Marceau entre brusquement. Odile se lève et s'essuie les yeux.

MARCEAU. — Odile ! Odile !... Voilà Denise !

ODILE. — Denise ! Déjà !

PAULINE, *entrant.* — Odile ! Voilà Denise...

ODILE. — Comment a-t-elle pu ?

PAULINE. — Elle arrive en voiture...

ODILE. — Mais qu'est-ce que je vais faire !

MARCEAU. — Oui, qu'est-ce qu'on fait ?

JULIEN. — Écoutez ! Il faut absolument que Denise ignore tout !... N'est-ce pas, Odile ?... *(Odile a un geste de résignation.)* D'abord je vais vous laisser... Qu'elle ne trouve pas un étranger en arrivant ici... Elle ne comprendrait pas...

ODILE. — Nous laisser ! Comment ?

JULIEN. — Je passe dans la pièce à côté... Vous lui expliquerez ma présence ici comme vous voudrez...

PAULINE. — Très bien.

MARCEAU. — Au fait, nous sommes obligés de reprendre nos emplois, Pauline et moi, comme à Paris !

ODILE. — Pourquoi !

JULIEN. — Marceau a raison... Pour votre fille, Odile, je ne dois être ici qu'un étranger, un passant devant qui l'on continue à jouer la comédie... Je file, n'oubliez pas... Quand je suis là... comme à Paris !

Julien sort par une porte latérale.

SCÈNE XI

ODILE, MARCEAU, PAULINE, *puis* DENISE.

ODILE. — Quelles complications !...

MARCEAU. — Voilà Denise...

Ils prennent tous trois une attitude faussement dégagée. Denise entre en coup de vent. Elle est très jolie.

DENISE. — Alors, quoi ! Il n'y a personne au perron pour recevoir l'enfant prodigue !... *(Elle s'arrête une seconde et se précipite dans les bras d'Odile.)* Maman ! Maman ! Que je suis contente.

ODILE, *qui à cet instant ne pense plus qu'à sa*

fille. — Ma petite Denise, ma chérie, ma petite fille !

DENISE, *se reculant un peu.* — Bonjour, vieux Marceau ! Tu ne m'as pas écrit souvent, chameau ! Bonjour, tante Pauline.

Elle embrasse Pauline.

PAULINE. — Bonjour, ma petite Denise !... Mais comment diable es-tu arrivée ?

DENISE. — En auto.

PAULINE. — De Londres ? En auto ?

DENISE. — De Londres... De Dieppe ! J'ai pris le ferry à Newhaven hier soir... J'adore prendre le ferry... C'est épatant la nuit sur la Manche. On a l'impression d'être en croisière !

MARCEAU. — Tu as déjà fait des croisières ?

DENISE, *riant.* — Non, sans ça je n'aurais sûrement pas l'impression d'en faire une entre Newhaven et Dieppe ! Bref, en débarquant, ce matin, comme il n'y avait pas de trains aussi pressés que moi d'arriver ici, hep ! taxi..., et me voilà... Attends un peu que je te vois mieux, maman ! Encore plus belle que la dernière fois !

ODILE. — Et toi ! Ma Denise... Et toi !...

DENISE. — On est une famille de beautés, quoi !... Et l'oncle Fabien ?

ODILE, *très vite.* — Il va très bien, très bien...

MARCEAU, *très vite, également pour changer la conversation.* — Il faut que je te dise, Denise, nous avons un invité.

DENISE. — Un invité ? Ici ? A Bruneville ? Qui est-ce ?

MARCEAU. — C'est... C'est un jeune comédien...

ODILE, *se forçant à rire.* — Oui ! Un ami de Marceau.

DENISE. — Un ami de Marceau ?

ODILE. — Un ami que Marceau m'a présenté... Il a joué la dernière pièce avec moi et il joue la prochaine... Alors Marceau m'a demandé de le faire venir pendant quelques jours...

MARCEAU. — Oui, ça me fait plaisir... et il en profite pour débrouiller la prochaine pièce avec Odile...

DENISE. — Et il va rester longtemps ?

MARCEAU. — Oh ! non, certainement pas !

DENISE. — Parce que, naturellement, pendant qu'il est là, on est « en représentation ».

ODILE, MARCEAU, PAULINE, *ensemble.* — Naturellement.

DENISE. — Ça va être gai. Moi qui arrivais toute joyeuse à l'idée d'être entre nous, comme toujours ! Il va falloir que je vouvoie le fidèle secrétaire et l'habilleuse dévouée !... Quelle vie !...

MARCEAU. — T'en fais pas... Je vais m'arranger pour qu'il ne reste pas !

DENISE. — Au moins, toi, t'es un frère !

ODILE. — Marceau, tu ne peux quand même pas mettre ton ami à la porte, comme ça !

MARCEAU. — Oh ! Je ne le mettrai pas à la porte. Mais Julien a du tact...

DENISE. — Et il s'appelle Julien, par-dessus le marché ! Julien quoi ?

MARCEAU. — Julien Duroy.

DENISE. — Ah ! C'est Julien Duroy !

MARCEAU. — Tu le connais ?

DENISE. — De nom ! On en a beaucoup parl dans les journaux de théâtre. Il paraît qu'il e très bien.

ODILE, *se forçant.* — Oh ! très bien... Si l'o veut !

DENISE. — Où est-il votre phénomène ?

MARCEAU. — Là... Il a voulu te laisse embrasser Odile !

DENISE. — C'est un brave cœur ! Fais-l venir, va !

MARCEAU. — Tu sais, il est très timide... Alor ne sois pas trop brusque, quand même...

DENISE. — N'aie pas peur, je sais me conduir quand je veux... *(Marceau va vers la porte p où est sorti Julien et passe dans la pièce voisine.* Tiens, maman ! Que je t'embrasse encore !

ODILE. — Mais personne ne t'empêchera d m'embrasser, ma petite Denise !

DENISE. — C'est pas pareil !... C'est meilleu quand je n'ai pas besoin de me surveiller tout l temps.

Elle l'embrasse à nouveau.

SCÈNE XII

ODILE, PAULINE, DENISE, MARCEAU, JULIEN

Marceau et Julien entrent.

MARCEAU, *à Denise.* — Denise, je te... Je vou présente mon vieil ami Julien Duroy... Julien, j vous... je te présente Denise. Je l'appell Denise..., tu penses... Je l'ai connue toute petit

DENISE, *riant.* — Ça, on peut le dire ! *(A Julien :)* Monsieur..., Marceau m'a beaucou parlé de vous...

JULIEN, *regardant Marceau.* — Ah ! vous... t as beaucoup parlé de moi à... mademoiselle.

DENISE. — Oh ! Pas depuis longtemps ! Mai il m'a beaucoup parlé de vous depuis que je sui arrivée !

JULIEN. — Ah ! bon. *(Se reprenant :)* Croye que je suis ravi de vous connaître, mademoiselle.

DENISE. — Et moi de vous voir, monsieu parce que moi, j'ai une supériorité sur vous, c'e que je vous connais déjà !

ODILE. — Quoi ? Tu connais Julien ?...

DENISE, *riant.* — Dame ! On lit les journau français en Angleterre !... *(A Julien :)* J'ai s le succès que vous aviez eu dans *l'Injure.* J' vu votre photo dans *France-Soir*... Sans vou flatter, vous êtes mieux au naturel... Vous fait moins flou artistique... *(Julien s'incline en so riant.)* J'ai appris que vous étiez devenu not jeune premier n° 1 !

JULIEN. — Oh ! N'exagérons rien... En to cas, mademoiselle, si j'ai quelque peu réussi, le dois entièrement à Odile !...

DENISE. — Ça ne m'étonne pas !... C'est que qu'un, maman, vous savez !

ODILE, *très vite.* — Vous le devez aussi à Ma ceau !

Marceau. — A moi ?

Julien, *en même temps.* — A Marceau ?

Odile. — Oui, à Marceau, qui vous a retrouvé présenté à moi !...

Julien. — C'est vrai, je n'y avais jamais sé ! *(Frappant sur l'épaule de Marceau :)* rci, vieux Marceau, merci !

Marceau. — Oh ! tu sais ! Il n'y a vraiment de quoi !

Julien, *à Denise.* — Eh bien, mademoiselle, intenant que je vous ai présenté mes devoirs, vais vous laisser.

Denise. — Je ne vous mets pas à la porte, vous ez !

Julien. — Et je vous en remercie, mademoiselle, mais j'avais déjà eu des scrupules à accepter nvitation de... Odile... Je sais l'entorse qu'elle fait à sa règle de conduite pour moi...

Marceau. — Et pour moi.

Julien. — Pour nous, quoi... Maintenant que us êtes arrivée, je serais impardonnable de oublier ce qui reste de votre mois de vacances... mois de vacances d'Odile, c'est sacré !

Odile, *angoissée.* — Julien, vous n'allez quand ême pas partir à un quart d'heure du déjeuner.

Denise, *gaiement.* — Maman a raison, monsieur ! Car j'espère qu'on va déjeuner ! Je meurs faim, moi !

Pauline. — Et Clémence t'a... Vous a préparé e surprise !

Denise. — Je parie que c'est un soufflé !

Pauline, *désolée.* — Oh ! Qui vous l'a dit ?

Denise. — Personne ! Mais je suis très intelgente ! Tiens, maman, il faut que je t'embrasse encore pour te féliciter d'avoir une fille aussi intelligente.

Elle embrasse sa mère.

Odile. — Quelle folle tu fais, ma chérie !

Julien. — Mademoiselle...

Denise. — Quoi ? Vous n'aimez pas le soufflé ?

Julien, *riant.* — Mais si...

Denise. — Alors, restez déjeuner ! Eh bien, Marceau, dites à votre ami qu'il peut rester déjeuner !...

Marceau. — Oh ! Il est majeur, et il suffira que je lui dise quelque chose pour qu'il fasse le contraire...

Denise. — Tenez, on fait un pacte ! Vous comprenez que je ne veux pas avoir le remords de priver maman de vous parce que je suis arrivée en avance sur l'horaire... Alors voilà ce que je vous propose : vous deviez rester plusieurs jours. Mais si vous filez dès que j'arrive, je pourrais avoir l'impression que ce n'est pas très gentil. Alors vous restez jusqu'à demain, et après on vous rend votre liberté. Allez, Marceau, dites-lui.

Marceau. — Je lui dis...

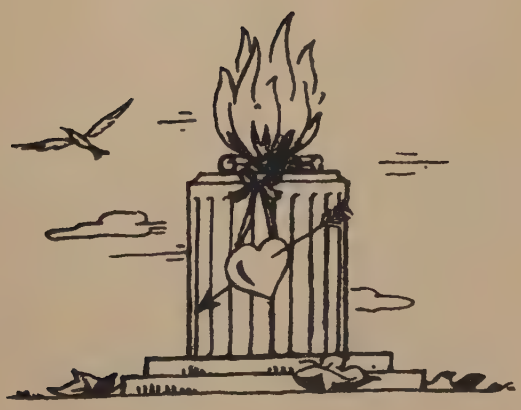
Denise. — Et toi, maman ! Dis-lui. Fais ça pour Marceau !

Odile. — Allons, Julien, faites ça pour Marceau...

Elle interroge anxieusement Julien du regard.

Julien *hésite, puis regardant très gentiment Odile.* — Jusqu'à demain, soit, mais pas pour Marceau... *(Dans le brouhaha qui suit, tout le monde se préparant à sortir, il ajoute pour Odile seule :)* ... Pour Odile.

RIDEAU



ACTE III

Même décor qu'à l'acte II, mais il fait encore plus beau. Le soleil est éclatant.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCEAU, *puis* DENISE *et* JULIEN.

Marceau, seul en scène, est sur la terrasse. Il regarde dans le parc, où retentissent les rires joyeux de Denise et de Julien qui se rapprochent. A un moment on entend la voix de Denise tout près.

VOIX DE DENISE. — Vous faites des progrès tous les jours, Julien...

VOIX DE JULIEN. — Vous pensez... Je ne peux faire que ça. Il y avait cinq ans que je n'avais pas touché une raquette... Et avec un professeur comme vous...

Rire de Denise. Marceau rentre précipitamment dans la pièce et se met à la table comme s'il travaillait. Denise et Julien entrent immédiatement après par la porte-fenêtre, continuant leur joyeuse conversation. Ils sont en tenue de tenis.

DENISE. — Je vous ai dit que je vous dispensais de vos compliments standard, jeune premier.

JULIEN, *riant.* — Oh ! pas d'injures, hein Pourquoi pas « cinéaste », pendant que vous êtes ?

DENISE, *riant aussi.* — Vous n'en êtes pa encore là, mais prenez garde, si vous continue vous y viendrez.

JULIEN, *faussement attristé.* — Denise, qu'est-c que j'ai fait pour que vous ayez si mauvaise op nion de moi ?

DENISE, *l'air du juge d'instruction.* — Monsieu Julien Duroy, vous êtes accusé de vous laiss aller à me faire des compliments que vous dev avoir l'habitude de faire à toutes les femms, mêm quand ce sont des jeunes filles... Vous êtes accu de récidive malgré les avertissements qui vo ont été donnés... Vous êtes accusé...

JULIEN. — Assez... Je plaide non coupable.

DENISE. — Accusé, vous aggravez votre ca Vous ne pourrez même plus obtenir l'indulgen du jury...

JULIEN. — Et s'il vous plaît, où se trouve terrible jury ?

DENISE. — Ben, voyons, c'est moi.

JULIEN, *riant et montrant le short de Deni*

A première vue on pourrait vous prendre pour
e pécheresse, à la rigueur, si on n'est pas diffi-
e, vous pouvez passer pour une plaignante, mais
re dans cette tenue, je vous récuse...

DENISE. — Vous avez raison, je vais me
nger... Dans dix minutes je serai décente et
ésentable à tous les yeux, même ceux de
man, parce qu'elle n'aime pas beaucoup que je
ballade en short dans la maison, maman.

MARCEAU, *derrière sa table.* — Elle a des idées
dessus...

JULIEN. — Tiens... Marceau, tu étais là ?

MARCEAU. — J'en ai l'impression très nette...

DENISE. — Eh bien, puisque maman a ses idées
dessus, je vais mettre une jupe. A dans dix
nutes ici, Julien ?

JULIEN. — A dans dix minutes ici, Denise, je
is me changer aussi.

DENISE. — *Bye... bye...*

*Elle sort en courant par une des portes de
droite.*

SCÈNE II

JULIEN, MARCEAU

Julien se dirige vers la porte de gauche pour sortir, l'air visiblement embêté. Mais Marceau, qui s'est levé, l'attrape par le bras. C'est la répétition de ce qui s'est passé au début de l'acte II, mais les rôles sont renversés.

MARCEAU. — Hé là ! mon vieux, ne pars pas...

JULIEN. — C'est que je suis pressé.

MARCEAU. — Ah ! tu es pressé, tu es pressé de
ier le camp dès que tu me vois... oui...

JULIEN. — Mais... mais... pas du tout... Mais
as entendu Denise..., dans dix minutes ici... Et
faut que je me change...

MARCEAU. — Oh ! je n'en ai pas pour dix
nutes. Mais j'ai besoin de te dire deux mots...
yons, Julien, tu ne vas pas refuser ça à ton ami
nfance ?

JULIEN. — C'est vrai que nous sommes devenus
is d'enfance... Mais ce n'est pas une raison
ur me dire des choses désagréables.

MARCEAU. — Parce que je vais te dire des choses
agréables ?

JULIEN. — Ben..., j'en ai l'impression... Tiens...
y a quinze jours, c'est moi qui cherchais à te
ler et toi qui n'y tenais pas... A ce moment-là
savais bien que ce que j'avais à te dire ne te
ait pas sauter de joie...

MARCEAU. — Figure-toi, mon vieux, que je ne
demande pas de sauter de joie...

JULIEN. — Dommage !... parce que je suis jus-
nent disposé à donner dans le genre gai...
ors, comme tu veux me dire quelque chose qui
m'embêter..., *bye, bye...*

MARCEAU. — Non, Julien, pas *bye, bye...*
xplosant :) Est-ce que tu te figures que ça
amuse d'être obligé de te dire... ce que je vais
dire ?

JULIEN. — Alors, mon vieux, ne le dis pas, comme ça nous serons contents tous les deux.

MARCEAU, *grave.* — Julien, tu vas droit à la catastrophe.

JULIEN. — Ça y est !... Mais non..., ne sois pas pessimiste.

MARCEAU. — Je ne suis pas pessimiste, je vois clair. Et toi aussi, d'ailleurs. Mais toi, tu fais celui qui ne voit pas, tu t'étourdis, tu cherches à ne pas te rendre à l'évidence...

JULIEN. — Comprends pas...

MARCEAU. — Est-ce que tu te rends compte qu'il y a quinze jours tu voulais partir immédiatement et que tu es encore là...

JULIEN. — Ça fait déjà quinze jours !...

MARCEAU. — Parfaitement, quinze jours que, parce que tu es là, je suis obligé de jouer les secrétaires et de dire « vous » à ma sœur.

JULIEN. — D'abord, ce n'est que ta demi-sœur. Tu lui dis « vous », d'accord..., mais à moi, tu me dis « tu », ça rétablit l'équilibre...

MARCEAU — Ne plaisante pas, je t'en prie...

JULIEN. — Je ne plaisante pas, j'admire, j'admire la facilité avec laquelle vous vous adaptez tous ici aux nouvelles situations. En deux minutes, hop !... le fils respectueux redevient le secrétaire modèle, la sœur aînée redevient l'habileuse dévouée, tu ne tutoies plus ta sœur ni ta mère, et, ce qui est plus fort, Denise te vouvoie elle aussi, et vous ne vous coupez pas une fois.

MARCEAU. — Oh ! tu sais, on est entraînés...

JULIEN. — Admirable !... C'est admirable !... quelle organisation. La maison Odile Berger ne craint personne pour le camouflage... Mais dis donc... Quand tu es avec Denise et que je ne suis pas là, tu la vouvoies ou tu la tutoies ?

MARCEAU. — Quand je suis avec Denise tu es toujours là, et c'est justement ce qui ne colle pas...

JULIEN. — ... Mande pardon, commandant. J' le ferai plus.

MARCEAU. — Julien, tu essaies de blaguer en ce moment, mais ça ne te va pas, mon vieux, pas du tout...

JULIEN. — Qu'est-ce que tu veux, tout le monde ne peut pas être fantaisiste...

MARCEAU. — Julien, tu es en train de devenir terriblement amoureux de Denise.

Un court silence, Julien regarde Marceau, puis :

JULIEN, *très simplement.* — C'est vrai.

MARCEAU. — Et tu sais bien que c'est le drame... Parce que j'ai l'impression que Denise ne te voit pas d'un mauvais œil...

JULIEN, *se raccrochant.* — Eh bien !... où est le drame là-dedans ?

MARCEAU. — Tu es inconscient, mon pauvre Julien... Et par-dessus le marché tu es un drôle de type...

JULIEN, *redevenu tout d'un coup lui-même, c'est-à-dire un brave garçon pas persifleur pour un sou.* — Un pauvre type, peut-être, mais pas un drôle de type...

MARCEAU. — Mais si..., tout à l'heure tu ne voulais pas de cette conversation, et maintenant tu

vas me pousser à te dire des choses que tu comprends très bien toi-même.

JULIEN. — Mais non, mon vieux Marceau... Pour te dire la vérité, je ne sais plus très bien où j'en suis...

MARCEAU. — Où..., où... en es-tu avec... maman ?

JULIEN. — Je continue à occuper la chambre bleue, à l'autre bout de la maison, quoi..., au même point exactement qu'il y a quinze jours, quand Denise est arrivée et que je voulais partir.

MARCEAU. — Avec cette différence, c'est que tu n'es pas parti...

JULIEN. — Qu'est-ce que tu veux... Tu m'as demandé de rester, Odile aussi, et puis Denise, pour vingt-quatre heures...

MARCEAU. — Et depuis ton départ est toujours pour le lendemain, et tu n'as plus du tout envie de partir.

JULIEN. — J'avoue... Mais tu sais, tout le monde a l'air très content...

MARCEAU. — Et ça te suffit... Tout le monde a l'air très content. Alors tout va bien. Mais voyons, Julien, comment veux-tu qu'Odile s'imagine que l'homme qu'elle aime puisse aimer Denise? Denise, sa fille, qu'elle voit toujours comme une gosse. Enfin, ce n'est pas possible que tu n'aies jamais pensé à tout ça, que tu n'aies jamais pensé à la réaction d'Odile quand elle se rendra compte que tu aimes sa fille... et que sa fille t'aime... *(Julien, embarrassé, ne répond pas.)* Tiens, si..., tu as pensé à tout ça ! Eh bien, ce n'est pas suffisant !

JULIEN. — Alors quoi ?... D'après toi, qu'est-ce que je dois faire ?

MARCEAU. — F... le camp... F... le camp pendant qu'il n'est pas encore trop tard...

JULIEN. — Qu'est-ce que ça changera ?... Dans dix jours Odile rentre à Paris... Je répète avec elle *le Bel Amour*. Denise rentre à Paris aussi... Alors à quoi bon ?

MARCEAU. — Ce ne sera pas pareil... Avec la séparation, aussi courte qu'elle soit, les choses se tasseront plus facilement entre Odile et toi... Et surtout ça te permettra de juger plus sainement la situation. Tu te rendras compte qu'il ne faut plus penser à Denise..., du moins comme tu y penses en ce moment... C'est peut-être dur ce que je te dis là, mais crois-moi, c'est nécessaire... Allez, tu vas f... le camp, hein ?

JULIEN. — Écoute, Marceau...

A ce moment Denise entre. Elle s'est changée et porte une robe d'été très simple, mais qui la rend encore plus jolie.

SCÈNE III

MARCEAU, JULIEN, DENISE

DENISE. — Comment, Julien, vous êtes encore en short ?

JULIEN, *s'efforçant de rire.* — En short ?... Mais c'est vrai, je suis encore en short !...

DENISE. — Qu'est-ce que vous pouvez bien vous raconter ?

MARCEAU. — C'est moi qui l'ai retenu... Pens donc, depuis le temps que nous ne nous étio pas vus.

JULIEN. — Ah ! ça, je dois dire que l'on s'était pas vu depuis longtemps.

MARCEAU. — Alors... On en a à se dire...

DENISE. — Vous avez toute la vie pour ça Alors, vous restez comme ça, Julien ?

JULIEN. — Mais non, Denise, je cours changer.

DENISE, *ironique.* — Et vous êtes là dans minutes.

JULIEN. — Même pas.

DENISE. — Ah ! non, mon vieux, vous me l'av déjà fait une fois !... Mais ce coup-ci je ga Marceau.

SCÈNE IV

MARCEAU, DENISE

Un instant de silence gêné.

DENISE, *attaquant.* — Alors, c'est tout ce tu trouves à me dire ?

MARCEAU. — Dis donc, j'en ai autant à service.

DENISE. — Tu as probablement épuisé toute verve à évoquer votre passé commun, Jul et toi.

MARCEAU. — Comme on se trompe, ma pet Denise...

DENISE. — Ah ! vous n'évoquiez pas le pass

MARCEAU. — Pas du tout..., nous parlions l'avenir, au contraire...

DENISE. — Tiens, tiens !... Et qu'est-ce que a donné cet échange de vues ?

MARCEAU. — Oh ! tu sais, Julien, sorti théâtre, il n'y a pas grand'chose qui l'intéres Il m'a parlé de la prochaine pièce qu'il va cr avec maman, *le Bel Amour*.

DENISE. — C'est bizarre, il ne m'en pa jamais à moi...

MARCEAU. — De quoi te parle-t-il alors ?

DENISE. — De tout, sauf de théâtre...

MARCEAU. — Eh bien, à moi, il ne me parle de ça : son métier, son rôle, le théâtre, je te c c'est à croire qu'il n'a plus que ça en tête...

DENISE. — Comme c'est drôle... Tu vois, Jul me fait une impression tout à fait différente.

MARCEAU. — Parce qu'il voit que tu vis éloigr de tout ça... et puis peut-être parce qu'il est aussi, et qu'il flirte un peu avec toi.

DENISE. — T'es pas un peu fou, Marceau ?

MARCEAU. — Moi ? Pas du tout... D'ailleu c'est tout naturel... Julien est un jeune premie Il essaie son pouvoir de séduction.

DENISE. — Et je sers de cobaye ?

MARCEAU. — Je n'ai pas dit ça...

DENISE. — Tu ne l'as pas dit, mais c'est t comme... Alors, Julien essaie son pouvoir séduction... Ça, tu l'as dit, hein ?

MARCEAU. — J'avoue que j'ai dit ça...

DENISE. — Et pourquoi m'as-tu dit ça ?

MARCEAU. — Tiens, parce que c'est vrai...

e je t'aime bien, et que je ne veux pas que tu montes bêtement la tête.

DENISE. — Tu penses, comme c'est mon genre me laisser monter la tête par le premier garçon e je rencontre. Tu peux être tranquille, va...

MARCEAU. — J'aime mieux ça.

Un silence.

DENISE. — Est-ce qu'il a une maîtresse ?

MARCEAU. — Qui ?

DENISE. — Qui ? Pas le pape !... Julien...

MARCEAU. — Dame !... lui, il n'a pas fait vœu chasteté.

DENISE. — Je ne te demande pas ça... Je te mande s'il a une liaison...

MARCEAU. — Ma petite, tu m'en demandes trop, n'en sais rien.

DENISE. — Avec ça... De vieux amis comme us ne se racontent pas leurs histoires de nmes ?

MARCEAU. — Mais dis donc, qu'est-ce que ça ut te faire, après tout ?

DENISE. — Justement. Comme je m'en fiche erdument, qu'est-ce que ça peut te faire de me dire ?... Ça m'amuserait de savoir s'il a une ison ou des aventures sans importance, c'est ut.

MARCEAU. — Je n'en sais rien...

DENISE. — Bon, bon..., garde le silence, homme cret... Ce que je te demande, c'est tout sim- ment par intérêt pour toi... Pour connaître un u mieux ton ami...

MARCEAU. — Je te remercie beaucoup... Mais, stement, je voulais te donner un conseil, un nseil de vieux frangin ; ne t'intéresse pas trop Julien.

DENISE. — Pourquoi ? Il n'est pas intéressant ?

MARCEAU. — Ne plaisante pas..., tu comprends, me rends compte de bien des choses...

DENISE. — Je me demande de quelles choses tu pu te rendre compte.

MARCEAU. — Par exemple, que tu ne te déplais s en sa compagnie.

DENISE. — Dis donc, c'est un ami à toi... Ce st pas moi qui l'ai fait venir ici... Et puis, zut ! 'est-ce que ça veut dire, tout ça...

MARCEAU, *la prenant par les épaules.* — Ça ut dire, ma petite Denise, que Julien n'est pas garçon pour toi... Je le connais depuis long- ps, eh bien, crois-moi, ne te laisse pas prendre x apparences, à sa gentillesse, à sa séduction. te l'ai déjà dit, il ne pense qu'à son travail, a réussite, tout le reste, pour lui, c'est de la olade. Il n'a ni le temps ni le désir d'avoir une nme dans sa vie... Enfin, tu me comprends. ça peut te faire illusion parce qu'il n'est pas plein dans le théâtre, mais sitôt rentré à Paris, ! plus personne..., de la rigolade, je te dis...

DENISE, *elle se recule pour prendre une conte- nce. Elle allume une cigarette puis essaie de ndre un air dégagé.* — On peut dire que tu s de la publicité à tes amis, toi...

MARCEAU. — Tu passes avant mes amis, ma ite Denise.

DENISE, *lui tendant les mains.* — Merci quand me, *old boy.*

SCÈNE V

MARCEAU, DENISE, ODILE

Odile, qui porte une robe d'intérieur, est plus Odile qu'Antoinette Bergeron. Maintenant, ce n'est plus l'inquiétude de l'acte précédent. Elle semble avoir repris son équilibre, mais il se dégage d'elle une gravité, une tristesse, presque, qu'elle essaie vainement de dissimuler : elle est lasse, mais fière. Denise lui saute au cou.

DENISE. — Bonjour, mammy, mammy chérie... Tu as bien dormi cette nuit ? Je parie que oui... Tu parais bien reposée ce matin.

ODILE, *se forçant à rire.* — Si tu fais les questions et les réponses tu auras sûrement raison.

DENISE. — Alors, tu n'as pas bien dormi ?

ODILE. — Mais si, j'ai très bien dormi, mais je suis levée depuis longtemps.

DENISE. — Et tu n'es pas venue jusqu'au tennis, mère dénaturée...

ODILE. — J'avais à faire !...

DENISE. — Marceau, je te prends à témoin. Qu'est-ce qu'une mammy peut avoir de mieux à faire pendant les vacances que de voir sa fille adorée jouer au tennis. Elève Marceau, répondez !

ODILE. — Mais qu'est-ce que tu as, Denise, ce matin ? tu n'arrêtes pas de parler, tu ne tiens pas en place !

DENISE. — Je suis contente de te voir, contente d'être ici.

ODILE. — Heureuse de tes vacances ?

DENISE. — Oh ! oui, heureuse, comme chaque fois que je viens ici, comme tous les ans.

ODILE. — Pas encore un peu plus que les autres années ?

DENISE. — Beaucoup plus... *(Très vite :)* parce que cette fois-ci je ne repars plus, je reste près de toi... Je vais t'avoir un peu à moi, mammy.

ODILE. — Tu crois ?... Pourtant j'ai l'impression que je ne te vois pas beaucoup, ma petite Denise. Enfin, amuse-toi, ma chérie, sois gaie, c'est tout ce que je te demande. *(Denise l'embrasse et, par-dessus l'épaule d'Odile, tire la langue à Marceau.)* Et toi, Marceau, ça va, tu as l'air ennuyé ces jours-ci ?

MARCEAU. — Moi ? Non...

ODILE. — C'est vrai ? Pas d'embêtements ?

MARCEAU. — Non. Tout va bien...

ODILE. — J'ai demandé à Pauline de descendre ici... Oui... Je voudrais vous dire deux mots.

MARCEAU. — Grand conseil de guerre, alors...

ODILE. — Oui, grand conseil de guerre...

Pauline entre, l'air très intéressé.

SCÈNE VI

ODILE, MARCEAU, DENISE, PAULINE

PAULINE. — On m'attend ?

ODILE. — On t'attend...

PAULINE. — Je te demande pardon d'être en

retard... Je me suis arrangée un peu, un tout petit peu...

DENISE. — Tante Pauline, la coquetterie te perdra... *(Se tournant vers Odile et faisant un salut militaire :)* Général, on vous écoute.

ODILE. — Voilà, mes enfants... Je vais vous dire quelque chose qui va vous sembler extraordinaire, nous avons trois invités à déjeuner.

DENISE, MARCEAU, PAULINE, *ensemble.* — Ici ?...

ODILE. — Oui, ici...

PAULINE. — Quand ? Pas aujourd'hui ?

ODILE. — Oui, aujourd'hui...

PAULINE. — Mais c'est de la folie ! tu nous dis ça maintenant... Rien ne sera prêt !

ODILE. — Tout sera prêt. J'ai donné les instructions à Clémence...

DENISE. — Il va falloir que je me rechange, alors ?

ODILE. — Oui, ma chérie, fais-toi très belle...

MARCEAU. — Et... peut-on savoir de qui il s'agit ?

DENISE. — Oui, au fait.

PAULINE. — C'est vrai...

ODILE. — Si vous me laissiez parler, vous le sauriez déjà... *(Un peu embarrassée quand même :)* Nous rentrons à Paris dans une dizaine de jours et je commence à répéter tout de suite. Or je veux des changements, des changements importants... J'ai beaucoup réfléchi, beaucoup... et ce matin, de bonne heure, je me suis décidée... Henry-Henry et Bréchain sont à Deauville... J'ai téléphoné au Normandy... Je leur ai demandé de venir déjeuner...

MARCEAU. — C'est l'année des entorses aux habitudes.

ODILE, *très sèchement.* — Si je l'ai fait, c'est que j'avais mes raisons...

PAULINE. — Évidemment, Odile a ses raisons... Ben, c'est pas de veine ! pour une fois que je me fais belle, il faut que j'aille me changer.

ODILE. — C'est ça, va te mettre en tenue.

PAULINE. — C'est gai !... *(Elle sort en marmonnant :)* C'est inouï... Des invités ici et je ne sais même pas ce qu'il y a au menu !...

SCÈNE VII

ODILE, MARCEAU, DENISE

MARCEAU. — Eh bien, elle n'est pas curieuse...

DENISE. — Pourquoi ?

MARCEAU. — Et le troisième invité ?

DENISE. — Ben... et Julien ?

MARCEAU. — Oh ! lui, il ne compte pas, je suppose...

DENISE. — Il serait flatté s'il t'entendait, ton ami...

ODILE. — En fait, il y a bien un troisième invité, qui n'est pas Julien. *(Encore plus embarrassée que tout à l'heure :)* Comme j'ai des décisions très importantes à prendre, j'ai également téléphoné à Fabien.

MARCEAU. — Montlaur...

ODILE, *le regardant fixement.* — Oui. Fabien... J'ai pensé que ses avis me seraient pr cieux. Il est à Cabourg. Il sera là tout à l'heur

DENISE. — Chic ! l'oncle Fabien... Ce que serai contente de le voir.

ODILE. — Il m'a demandé tout à l'heure si t étais là...

DENISE, *embrassant Odile.* — Oh ! maman, qu je suis contente.

ODILE. — Allons, allons, ma chérie, tu fera mieux d'aller t'habiller.

DENISE. — C'est vrai... Je file me harnache pour éblouir tous ces messieurs.

Elle sort en chantonnant une chanso anglaise.

SCÈNE VIII

ODILE, MARCEAU

MARCEAU. — Alors... Montlaur vient ici ?

ODILE. — Oui. Il vient ici...

MARCEAU. — Mais... et Julien ?

ODILE. — Quoi, Julien ?

MARCEAU. — Est-ce qu'il sait ?

ODILE. — Non, pas encore... *(Sur un ton q s'efforce d'être détaché :)* Je dois te dire que ne l'ai pas encore vu ce matin... Je lui parler tout à l'heure... Pour l'instant, je vais m changer, moi aussi...

MARCEAU. — C'est qu'il va redescendre d'un minute à l'autre.

ODILE. — Eh bien, tu le préviendras...

MARCEAU. — Ah ! je le préviendrai... Comm c'est commode...

ODILE. — Tu crois que moi je fais des chos commodes en ce moment, Marceau ?

La porte s'ouvre ; Julien apparaît, tr joyeux.

JULIEN. — Dix minutes, pas une de plus... me voilà en jeune homme correct... Oh ! pardo bonjour, Odile..., vous allez bien ce matin ?

ODILE. — Très bien, Julien, vous, je ne vo le demande pas... Il n'y a qu'à vous regarder... tout de suite...

JULIEN. — Vous partez déjà ?

ODILE. — Oui... Je vais passer une robe, no avons des invités à déjeuner..., Marceau vo dira...

SCÈNE IX

MARCEAU, JULIEN

JULIEN. — Il y a des invités à déjeuner ?

MARCEAU. — Ben, t'as entendu. Il y a d invités à déjeuner.

JULIEN. — Je croyais qu'il n'y avait jama d'invités à Bruneville.

MARCEAU. — Jusqu'à cette année... non... C' toi qui as commencé la série, mon vieux...

JULIEN. — Enfin, moi, c'était... Je ne sais p

i, c'était un peu spécial. Je connais les gens viennent aujourd'hui ?

MARCEAU. — Un peu, mon vieux... D'abord il y Henri-Henry et Bréchain.

JULIEN. — Henry-Henry et Bréchain ! qu'est-ce ils viennent ficher ici ?

MARCEAU. — Déjeuner...

JULIEN. — Enfin, quoi, ils viennent déjeuner ur quelque chose ?

MARCEAU. — Oui, Odile veut des changements a pièce.

JULIEN. — *Le Bel Amour* ? Elle ne m'en avait mais parlé.

MARCEAU. — A moi non plus... Mais c'est mme ça... Et ce n'est pas tout...

JULIEN. — Ah ! il y a encore une surprise ?

MARCEAU. — Une surprise, tu peux le dire, il y un autre invité..., que tu connais aussi... Fabien ontlaur...

JULIEN. — Montlaur !...

MARCEAU. — Oui, mon vieux, Montlaur !

JULIEN, *il marche de long en large, en réfléchissant, puis, se plantant devant Marceau.* — Et tu is ça depuis quand ?

MARCEAU. — Depuis cinq minutes !

JULIEN. — Mais qu'est-ce que ça veut dire que ut ca ? C'est invraisemblable. Odile ne peut pas mettre dans une situation pareille ! Ah ! je mprends qu'elle t'ait chargé de me mettre au urant.

MARCEAU. — Si tu crois que ça m'amuse !

JULIEN. — En tout cas, moi, je ne peux assister ce déjeuner, c'est absolument impossible !

MARCEAU. — Tu ne peux pas faire autrement on plus.

JULIEN. — Tout à l'heure tu me conseillais de cher le camp ! Eh bien, c'est le moment !

MARCEAU. — Eh bien, justement, moi, je trouve ue ce n'est plus le moment !

JULIEN. — Eh bien, je me passerai de ton ccord, voilà tout.

MARCEAU. — C'est malheureux que tu veuilles ujours rester quand je veux que tu partes et ue tu veuilles toujours partir quand je veux ue tu restes ! Et Denise !

JULIEN. — Quoi, Denise !

MARCEAU. — Si tu n'assistes pas au déjeuner, u'est-ce qu'en dira Denise ? Quelle explication ui donnera-t-on ?

JULIEN. — Celle que tu voudras ! Il n'y aura u'à lui dire que je suis fâché avec Montlaur !

MARCEAU. — C'est ça ! Voilà quinze jours qu'on e décarcasse pour que Denise ne sache rien de... e ce qu'il y a eu entre maman et toi, et Monieur va tout flanquer par terre pour un moment e mauvaise humeur.

JULIEN. — Tu appelles ça un moment de mauaise humeur, toi !... Mais enfin, c'est invraisemlable ! Tu te rends compte qu'on ne peut pas 'imposer un déjeuner combiné derrière mon dos, on ! ça... Il n'y a rien à faire !

MARCEAU. — Ne t'énerve pas comme ça, ça 'avance à rien !

JULIEN. — Je voudrais bien te voir à ma place !

MARCEAU. — Dis donc, c'est toi qui t'y es mis ta place !

JULIEN. — Tout ça, c'est trop commode ! On arrange tout sans me demander mon avis ! Il faut que j'aie une explication avec Odile, tout de suite...

MARCEAU, *qui saute sur l'occasion.* — C'est ça..., ne bouge pas... Je vais lui dire que tu veux lui parler.

JULIEN. — Et toi, tu me laisses tomber !

MARCEAU, *déjà à la porte.* — Je t'envoie Odile tout de suite.

SCÈNE X

JULIEN, *puis* ODILE.

Julien, très énervé, marche de long en large, allume une cigarette, regarde l'heure, se jette dans un fauteuil puis se relève et reprend sa promenade jusqu'à l'entrée d'Odile, qui arrive, très élégante, plus Odile Berger que jamais. Quand elle entre Julien écrase sa cigarette dans un cendrier.

ODILE. — Vous voulez me parler, Julien ?

JULIEN. — Vous comprenez, Odile, que c'est indispensable !

ODILE. — Indispensable ? Qu'est-ce qu'il y a, Julien ?

JULIEN. — Il y a qu'il m'est absolument impossible d'assister à votre déjeuner.

ODILE. — Et pourquoi ça ?

JULIEN. — Pourquoi ? Vous êtes extraordinaire, Odile !... Et... Montlaur ?

ODILE. — Il n'a pas cessé d'être un ami, un ami sûr, sur qui je peux compter. Il me l'a prouvé tout à l'heure en acceptant de venir...

JULIEN. — Mais pourquoi lui avez-vous demandé de venir ?

ODILE. — Parce que j'ai besoin de son avis... Il m'a toujours donné de bons conseils..., toujours...

JULIEN. — C'est possible... Mais, en ce qui me concerne, je trouve cela excessivement gênant... Je ne pourrais pas me trouver en face de lui...

ODILE. — Mais si, vous pourrez très bien...

JULIEN. — Non... Vous savez bien que non.

ODILE. — Il pourra bien se trouver en face de vous, lui.

JULIEN. — Ce n'est pas la même chose.

ODILE. — C'est peut-être encore plus difficile...

JULIEN. — Mais il ne sait peut-être pas que je suis là ?

ODILE. — Si, il le sait, il me l'a demandé au téléphone.

JULIEN. — Et il a quand même accepté de venir ?

ODILE. — Oui... Il m'a suffi de lui dire que j'avais besoin de lui... Ce que Fabien peut faire, vous devez pouvoir le faire aussi, Julien, si je vous le demande.

JULIEN. — Car vous tenez à ce que je sois là ?

ODILE. — Cela me serait très pénible que vous n'y soyez pas..., ne serait-ce que pour Denise...

JULIEN. — On pourrait lui donner une explication...

ODILE. — A laquelle elle ne croirait pas... Denise est fine, allez, et si elle doit un jour apprendre ce que nous lui avons caché, mieux vaut que ce soit plus tard... Alors, Julien ? Je compte sur vous ?

JULIEN. — Comptez sur moi, Odile.

Elle lui tend les deux mains.

ODILE. — Merci, Julien...

JULIEN. — Ne me dites pas merci, Odile... Mais que devrai-je faire ? Quelle attitude devrai-je prendre ?

ODILE. — Ne prenez aucune attitude, Julien. Continuez d'être vous-même, le même Julien qu'hier et avant-hier, le Julien que j'ai vu tout à l'heure jouer au tennis de ma fenêtre. Quant à Fabien, il sera le même Fabien que toujours, j'en suis certaine, et tout se passera très bien. *(A ce moment on entend le bruit d'une voiture qui roule sur le gravier.)* Voilà déjà nos premiers invités qui arrivent...

Elle regarde par la porte-fenêtre.

JULIEN. — C'est ?

ODILE. — C'est lui... J'étais bien sûre qu'il arriverait le premier.

JULIEN. — Qu'est-ce que je fais ? Je reste ?

ODILE. — Non... Je préfère être seule un instant pour le recevoir. Vous comprenez... Tenez, Denise doit être prête, allez lui tenir compagnie... J'aime mieux qu'elle ne vienne pas tout de suite... Vous lui direz que j'ai besoin de parler à Fabien avant que les autres arrivent... A tout à l'heure, Julien...

Julien va pour sortir, mais il se retourne, s'approche, et très doucement :

JULIEN. — Embrassez-moi, Odile...

Julien regarde sa bouche. Odile l'embrasse très tendrement sur les deux joues. Julien sort.

SCÈNE XI

ODILE, *puis* FABIEN.

Odile s'approche vivement d'une glace, se regarde, arrange ses cheveux. Elle en a à peine le temps. Pauline ouvre la porte et s'efface pour laisser entrer Fabien. Odile s'avance vers lui, les deux mains tendues, Fabien, très ému, lui baise les mains.

ODILE. — Vous voilà, Fabien !

FABIEN, *il a la voix un peu sourde, mais il fera un effort pour l'affermir au fur et à mesure que la conversation se poursuivra.* — Vous m'avez appelé, Odile ?

ODILE. — Et vous êtes venu !

FABIEN. — Vous en doutiez ?

ODILE. — Non... Mais j'ai quand même hésité à décrocher le téléphone, ce matin, pour vous demander. *(Riant un peu nerveusement :)* Je me demandais si je n'allais pas entendre une voix de femme au bout du fil...

FABIEN. — Il n'y a pas de voix de femme chez moi depuis que vous n'y êtes plus, Odile...

ODILE. — J'étais très émue, vous savez..., et le suis encore maintenant, après dix mois... Je d vous paraître un peu bête, n'est-ce pas ?

FABIEN. — Non, Odile...

ODILE. — Qu'avez-vous pensé ?

FABIEN. — Que vous aviez quelque chose grave à me dire.

ODILE. — Grave ? Oui..., ou plutôt je l'ai tout d'abord... Asseyez-vous, Fabien... *(s'assoient.)* Voilà, Fabien... J'attends d'une min à l'autre Henry-Henry et Bréchain.

FABIEN. — Ici ?

ODILE. — Oui... Je leur ai téléphoné ce mat Ils viennent déjeuner.

FABIEN, *désappointé.* — Alors, il s'agit...

ODILE. — De la pièce que je dois jouer à la re trée.

FABIEN, *qui ne comprend plus.* — Ah !... *Le B Amour...?*

ODILE. — Justement, j'ai une décision t importante à prendre à ce sujet, et je ne ve pas la prendre sans vous en parler avant.

FABIEN. — Mon Dieu, Odile ! Mais en qu puis-je vous être utile en l'occurrence ?

ODILE. — Fabien... J'ai beaucoup réfléc depuis quelque temps. Je voudrais ne pas jou *le Bel Amour,* je crois, oui, je crois que je devra créer *la Femme troublée.*

FABIEN, *très lentement.* — La pièce que vo avez refusée il y a un an ?...

ODILE. — Oui... Parce que...

FABIEN. — Ne dites rien, Odile... Je co prends...

ODILE. — Merci, Fabien...

FABIEN. — Ne parlons plus de cela..., pl jamais... En rentrant à Paris... Si vous le voul tout comme par le passé...

ODILE. — Fabien...

FABIEN. — Je crois que je vous aimais plus q je ne le pensais...

FABIEN. — Et Denise ?

ODILE. — Elle ignore tout.

FABIEN. — Et... et... Julien ?

ODILE. — Écoutez, Fabien, je crois que Deni et Julien s'aiment...

FABIEN. — Vous croyez ?

ODILE. — Ils ne m'ont rien dit ni l'un ni l'autre mais ils s'aiment...

FABIEN. — C'est sérieux ?

ODILE. — Oui, Fabien.

FABIEN. — Vous n'avez pas peur ?

ODILE. — De quoi ?

FABIEN. — De tout !... Denise apprendra pr bablement un jour... Vous savez, les gens so méchants.

ODILE. — Oui, elle apprendra probablement peut-être même le lui dira-t-il... Je le crois n'importe comment, je pense qu'elle l'aimera ass pour ne pas lui en vouloir. Quant à moi, elle pourra pas m'en vouloir...

FABIEN. — Et vous n'avez pas peur d'aut chose ?

ODILE. — De quoi aurais-je peur ?

FABIEN. — Mais... De voir leur bonheur ?

ODILE. — Non, Fabien. J'ai compris.

ABIEN. — Mais vous, Odile ! Vous l'aimiez !
DILE. — Voyons, Fabien, je vous ai retrouvé, ne suis retrouvée, que voulez-vous de plus ?
Entrée de Denise.

SCÈNE XII

ODILE, FABIEN, DENISE

Denise se précipite vers Fabien, tombe dans ses bras et l'embrasse.

ENISE. — Voilà !... Je vous demande pardon re arrivée comme ça... Un peu comme une ade... Mais quand j'ai su que vous étiez là, le Fabien, je n'ai pas pu me retenir, il a fallu je vienne..., je vous aime bien, vous savez, le Fabien...

ABIEN. — Tu es gentille, ma petite Denise... tu deviens bien jolie...

ENISE. — Dame ! Quand on a une mère comme ... Il faut essayer de ne pas trop lui faire te...

DILE. — Ah ! Je te jure que tu ne me fais pas te, ma chérie...

ENISE. — En attendant, je vous fiche la paix us les deux, il paraît que vous avez des choses euses à vous dire, il a presque fallu que je me te pour venir vous embrasser, oncle Fabien... autres ne voulaient pas que je vienne...

DILE. — Les autres ?

ENISE. — Marceau... et Julien...

DILE. — Où sont-ils ?

ENISE. — Sur la terrasse d'en bas... Je leur dit de préparer les coktails là, et je vous jure ils font ça avec conscience...

ABIEN. — Eh bien, nous allons aller les rouver... Oui, ma petite Denise, nous avons de nous dire des choses sérieuse, Odile et ...

DILE, *très vite.* — Enfin... Jusqu'à l'arrivée Henry-Henry et de Bréchain... Tu comprends, chérie, c'est pour la pièce...

ENISE. — Mais oui, ma petite maman.

Marceau arrive par la terrasse, passe à la vitre de la porte-fenêtre et entre.

ARCEAU. — Mes respects, monsieur.

ABIEN. — Bonjour, Marceau... Heureux de s revoir.

ARCEAU. — Moi aussi, monsieur... *(A Odile :)* M. Henry-Henry et Bréchain viennent d'arri-... Je les fais monter ici ?

DILE, *à Fabien.* — Nous leur parlons main-ant ?

ABIEN. — En ce qui me concerne, Denise a lé de coktails... j'irais volontiers en prendre ...

Fabien prend le bras d'Odile et ils se dirigent ensemble sur la terrasse, Marceau les suit. Arrivés sur la terrasse, Odile se retourne.

DILE. — Tu viens, Denise ?

ENISE. — J'ai... J'ai un mot à te dire, maman...

DILE, *revenant sur ses pas.* — Une minute, je s rejoins tout de suite.

Sortie de Fabien et de Marceau.

SCÈNE XIII

ODILE, DENISE

Denise se jette dans un fauteuil et allume une cigarette.

DENISE. — Maman, je voudrais attendre une minute avant d'aller retrouver les autres... une minute.

ODILE, *qui veut éviter les conversations.* — Mais je dois y aller, Denise, ce sont mes invités... et tu devrais venir aussi...

DENISE. — C'est que je suis si bien comme ça, ma petite maman, je suis bien, et je suis... terriblement heureuse.

ODILE. — Tu es vraiment heureuse ? Denise ?

DENISE. — Oh ! oui !

ODILE. — Comme ça ?

DENISE. — Qu'est-ce que tu appelles « comme ça » ?

ODILE. — Je veux dire... sans raison spéciale...

DENISE. — Je suis heureuse de tout... d'avoir revu oncle Fabien...

ODILE. — Je comprends.

DENISE. — Non, maman, tu ne comprends pas.

ODILE. — Je te demande pardon... Je croyais...

DENISE. — Tu ne comprends pas parce qu'il y a autre chose... Je sais bien que ce que je vais te dire n'est pas protocolaire. J'aurais dû te demander ton avis, mais je sais tellement bien que tu diras « oui » pour que je sois heureuse tout à fait...

ODILE. — Je ne te comprends pas bien, mon petit.

DENISE. — Voilà, maman, maintenant, je peux te le dire, je suis fiancée...

ODILE. — Tu... tu es fiancée...

DENISE. — Oui, maman... eh bien, embrasse-moi, félicite-moi, dis-moi que tu es contente...

ODILE, *elle embrasse Denise, et sans conviction.* — Mais... Je te félicite..., et je suis très contente.

DENISE. — Qu'est-ce que tu as, maman ? Tu me dis que tu es contente comme s'il t'arrivait une catastrophe ?...

ODILE. — Non... Mais je suis un peu étonnée... que tu me dises cela maintenant...

DENISE. — Je ne pouvais pas te le dire avant.

ODILE. — Pourquoi ?

DENISE. — Parce que je ne suis fiancée que... depuis cinq minutes...

ODILE. — Ah !... Alors, je comprends...

DENISE, *riant.* — Mais non ! Tu ne comprends toujours pas...

ODILE. — Oh ! mais si...

DENISE. — Mais non... Tu ne me demandes même pas son nom?...

ODILE. — J'ai l'impression que je le sais.

DENISE. — Tu vois que tu ne comprends rien !

ODILE. — C'est Julien.

DENISE. — Julien ? Pourquoi veux-tu que ce soit Julien ?

ODILE. — Ce n'est pas Julien ?

DENISE, *très simple.* — Ce n'est pas Julien.

ODILE. — Alors, qui est-ce ?

DENISE. — Il s'appelle Jack ?

ODILE. — C'est un Américain ?

DENISE. — Non... Je viens d'Angleterre... Alors il y a plus de chance pour que ce soit un Anglais... Nous nous aimons, voilà !

ODILE, *l'embrassant.* — Vous vous aimez, c'est un Anglais. Il s'appelle Jack. Je te promets que ton Jack m'est très sympathique. Il est là ?

DENISE. — Voyons, s'il était là, il serait ici !

ODILE. — Ben... tu m'as dit que tu étais fiancée depuis cinq minutes...

DENISE. — C'est vrai... Quand j'ai quitté l'Angleterre nous étions à moitié fiancés... Tu sais, on est très romantique en Angleterre, alors nous avons décidé d'attendre quinze jours de séparation pour voir ce que ça donnerait...

ODILE. — Et ça a donné ?

DENISE. — Ça a donné que depuis quinze jours je ne pense qu'à lui et que tout à l'heure j'ai reçu une lettre de Jack où il me dit qu'il devient fou...

ODILE. — Ça promet !

DENISE. — Il me demande ma main... Il attend ma réponse par télégramme...

ODILE. — Et, naturellement, tu vas lui télégraphier...

DENISE. — C'est fait, tel que je le connais, il sera là demain.

ODILE. — Tu l'as dit aux autres... enfin, je veux dire à Marceau...

DENISE. — Non, pas encore... J'annoncerai cela au dessert... Je suis encore plus contente parce que l'oncle Fabien est là.

ODILE. — Et Julien ?

DENISE. — Quoi, Julien ?

ODILE. — Ben... J'ai l'impression qu'il pensait enfin, qu'il est amoureux de toi...

DENISE. — Tu vois, maman, je crois que connais Julien mieux que personne ici..., mêi mieux que Marceau, qui est pourtant son a d'enfance... Eh bien, j'ai l'impression que Juli croit qu'il est amoureux de moi..., comme il a croire avant qu'il était amoureux d'une aut femme. Et puis il croira encore après qu'il se amoureux d'une autre... C'est un sincère... M ce n'est pas grave... D'ailleurs je lui parlerai et je demanderai à Marceau de lui expliquer.

ODILE. — Pauvre Marceau ! Encore... lui Mais je connais aussi Julien un peu... Il va d que tu lui as joué la comédie, et c'est un peu vr

DENISE, *doucement.* — Peut-être un peu... M je crois que c'est toi qui as raison, ma pet maman... Il faut souvent jouer un rôle dans vie...

ODILE. — Pour que la pièce finisse bien...

PAULINE, *entrant par la terrasse.* — Allo voyons, Odile, tout le monde t'attend, grouille-t

ODILE, *très Odile Berger.* — Voyons, m enfants, tout cela est fini pour onze mois. *(Se di geant vers la terrasse :)* Rentrée d'Odile Berg *(Et tandis qu'on entend à la cantonade : « Vo Odile, chère Odile », elle se dirige vers sortie :)* Bonjour, mes amis !

RIDEAU

Marceau. Julien. Pauline.

Julien. Odile.

MARCEAU. — *Merci, mais j'étais au courant.*
PAULINE. — *Ah bon ! Eh bien... au revoir... Va y avoir du sport.* (ACTE II, SCÈNE VII.)

ODILE. — *... Je ne veux pas être raisonnable. Je te veux, toi... Je veux te garder.*
JULIEN. — *Et moi, je veux te retrouver... Ne dis rien.* (ACTE II, SCÈNE IX.)

DENISE. — *Tiens, maman, que je t'embrasse encore.*
ODILE. — *Mais personne ne t'empêchera de m'embrasser, ma petite Denise.* (ACTE II. SCÈNE XI.)

DENISE. — *Vous n'en êtes pas encore là, mais prenez garde, si vous continuez, vous y viendrez.*
JULIEN. — *Denise, qu'est-ce que je vous ai fait pour que vous ayez si mauvaise opinion de moi ?* (ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE.)

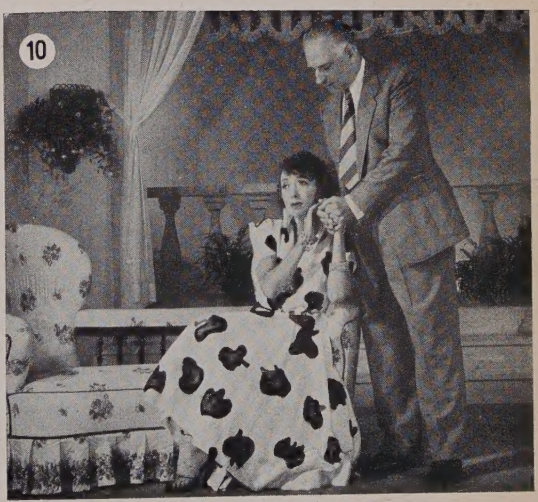
FABIEN. — *Ne dites rien, Odile, je comprends.*
ODILE. — *Merci, Fabien.* (ACTE III, SCÈNE II.)

(Photographies Lipnitzki.)

Denise. Odile.

Julien. Denise.

Odile. Fabien.



JAN 14 1952

LA FEMME TROUBLÉE devant la critiqu

Notre confrère Roger Féral a vu beaucoup de pièces, beaucoup d'auteurs et beaucoup d'acteurs dans sa carrière. Aussi ne semble-t-il pas avoir d'illusions sur le théâtre ni sur l'idée que certains s'en font. En revanche, puisque c'est un jeu, il en accepte sportivement toutes les conventions, même celle de la « grande comédienne », reine de l'attitude et princesse du geste, dont les amours sont multiples mais toujours raisonnables et parfois péruviennes.

Il distribue donc les coups de théâtre aux bons endroits, découvrant ses batteries l'une après l'autre, et il fait succéder la réplique amusante à la réplique émue. Enfin il ne méprise pas le mot d'auteur.

Le sujet qu'il a choisi se prêtait à ces intentions, qui s'accordent elles-mêmes avec l'une des traditions de la scène.

J.-B. Jeener, dans *Le Figaro*.

Roger Féral nous donne avec *La Femme troublée* la comédie qu'on attendait. C'est, transposé sur le plan moderne, ce genre de théâtre admirablement construit et écrit de bonne encre qu'illustrèrent Capus, de Flers, de Croisset — on pourrait même aller jusqu'à Porto-Riche.

L'histoire qui lui sert de trame, Roger Féral l'a puisée dans un milieu qu'il connaît bien : le théâtre.

Odile Berger, grande vedette, a organisé sa vie comme on monte une affaire commerciale. D'une sœur aînée, Pauline, elle a fait son habilleuse ; de son fils, Marceau, son secrétaire. Elle a un ami, mais un seul, et toujours le même depuis dix ans, Fabien Montlaur (et il est banquier). Elle a encore une fille, Denise ; comme elle est trop jeune pour servir dans l'affaire, Odile l'a mise en pension en Angleterre.

Une femme de tête, comme on voit. Et chacun jouant parfaitement son rôle, tout marche à merveille. Tout continuerait à aller ainsi si Odile, un jour, ne tombait amoureuse... Nous y voilà. La belle machine parfaitement rodée se détraque du même coup. C'est le drame. Mais Roger Féral ne nous entraîne pas si loin. Au bord des larmes, il rétablit la comédie et, vous l'avez deviné, tout rentre dans l'ordre au dernier acte.

Ce que vous ne pouvez deviner, ce sont les coups de théâtre qui assurent le rétablissement. Les spectateurs, qui croyaient avoir décelé les intentions de l'auteur, en restent ébahis. Et ravis. Voilà qui est d'un homme qui connaît non pas les ficelles, mais bien l'art du rebondissement dramatique.

Jacques Dorsay,
dans *L'Espoir de Nice*.

Par la grâce de *La Femme troublée*, de Roger Féral, la saison théâtrale débute joyeusement. La comédie est gaie, animée et s'apparente avec bonheur aux succès qui, tels *Ami-Ami* ou *Le Complexe de Philémon*, marquèrent l'année passée.

... La grande scène à cinq du deuxième acte — Odile Berger, son fils, sa sœur, la fille et l'amant — est construite, jouée et mise en scène dans un rythme étourdissant, interrompu seulement par les rires des spectateurs. L'émotion — très ténue — gagne, au troisième acte, un attendrissement de bon aloi.

Charles Gombault,
dans *France-Soir*.

Chroniqueur et courriériste très parisien, Roger Féral vit dans le dynamisme de la radio et du grand journalisme, dans la fièvre des « générales ». Et, nous conviant à sa « générale », nous avons eu la joie d'entendre une pièce très sobrement et judicieusement composée, une comédie sentimentale aux accents profonds où se traite un sujet simple et émouvant, celui de la famille d'une actrice et du heurt de ses enfants avec ses amours. L'oppositi dans la vie du cœur, de la m et de l'amoureuse.

Ce magnifique et même pat tique sujet, pas si rare qu'on croit, a été analysé avec u conviction, avec une force atteignent le spectateur et révèlent que l'auteur s'est pen avec une émotion, voire a une compréhension non feint sur ce problème familial ; cette comédie exhale par-des tout la bonne senteur de l'aff tion d'une mère pour un gra fils — qu'elle fait passer pour secrétaire — et pour sa fille. E n'hésiterait pas à se sacri pour eux, mais s'efforce d'acco moder sa dignité de mère et flamme d'amoureuse. Elle trouvera des écueils.

Cette jolie pièce plaira be coup.

François Ribadeau-Duma
dans *Une Semaine de Pa*

Sensible, intelligente, Su Prim « vit » Odile Ber avec l'intense séduction ses attitudes, de ses regar de ses accents. Claire Géra est la savoureuse sœur-habille de la vedette. Le juvén entrain de la piquante Claud Chéret rend plausible un déno ment inattendu. Serge Nada dessine une fort plaisante houette de directeur qui se va de n'être pas artiste (on connaît de tels !) ; le blond vigoureux Michel Barbey a de chaleur.

Et puis il y a, *last but least*, le fils-secrétaire, Jea Paul Coquelin. Héritier d nom oublié, ce jeune acte semble doué pour l'illust encore. Son visage expressif, timbre prenant de sa voix, u autorité déjà affirmée dans le subtil de la gaîté et de l'émoti ont ravi les spectateurs.

L'heureux auteur de *La Fem troublée* doit, par surcroît, ê félicité d'avoir découvert Jea Paul Coquelin et de nous l'av révélé.

Henri Espiau,
dans *Le Journal du Dimanc*

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudar

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1951. — Imprimeur no 14